

CAI
EAS
C/8F
Automne/88
DOCS c.1

REPORTAGE CANADA

AUTOMNE 1988

LATEST ISSUE
DERNIER
NUMERO



L'architecture
au Canada

- 2** Note de la rédaction
- 3** La poétique de l'espace
- 7** Pièces de résistance de l'architecture canadienne
- 11** La maison du bonheur
- 13** Des livres pour des lecteurs en pleine croissance
- 16** La dimension internationale de l'éducation et de la formation
- 18** 2001 : La station orbitale
- 20** L'enfant tardif du jazz
- 22** Toronto : une nouvelle ville du Nouveau monde
- 24** Nouvelles brèves
- 28** Le Carrousel de la paix

Canada

Reportage Canada est publié par la Direction des services de communication à l'étranger, Ministère des Affaires extérieures, Ottawa, Canada, K1A 0G2.

Télex : 053-3745

Rédactrice en chef :
Irenka Farmilo

Rédactrice :
Mary Anne Dehler

Les observations ou suggestions des lecteurs sont bienvenues. Prière d'indiquer la source d'information pour tout article ou extrait d'article reproduit.

This publication is also available in English under the title *Canada Reports*.



Affaires extérieures External Affairs
Canada Canada

Ces dernières années, l'architecture au Canada s'est épanouie et diversifiée à la fois, permettant ainsi à cet art d'atteindre de nouveaux sommets. Les firmes et les personnes qui ont défini de nouvelles normes d'excellence au cours des trois dernières décennies continuent à innover par la recherche de l'originalité et de l'esthétique. On peut, à juste titre, se réjouir et se montrer optimiste. Il suffit en effet de mentionner le Centre Eaton de Toronto, le nouveau Musée des Beaux-Arts du Canada, le Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique et le Conservatoire Muttart pour donner une idée de l'essor que connaît l'architecture partout au Canada.

Ce que ces projets enseignent, c'est que l'architecture ne consiste pas uniquement à bâtir un toit. Tributaire de la géographie, du climat et de la nature, l'architecture procède de la

compréhension du temps dans ses dimensions géologique et humaine; c'est l'inspiration d'un instant dont nous avons tous fait l'expérience, qui ouvre et change le cours de l'existence; elle est l'adéquation parfaite de la pensée et de l'action au service de la société, dans l'espace comme dans le temps; elle repose sur l'acceptation de sa nature transitoire dans l'évolution constante de la vie. Tous ces éléments, de même que les liens fondamentaux qui la rattachent au passé et à l'avenir, font en sorte que l'architecture est vivante et véhicule la culture dont elle émane.

Récemment, les architectes canadiens sont rapidement devenus de redoutables concurrents dans de nombreux pays. À l'aide des ordinateurs et des télécopieurs au service de la traduction et des communications, avoir une vision mondiale n'a rien d'impossible ni d'extravagant. On parle au Canada 130 langues, dont deux seulement de façon officielle. La géographie, le climat et la population y sont plus diversifiés que dans la plupart des autres pays du

monde. Dans un microcosme le Canada offre ainsi aux architectes l'expérience du monde entier.

Plus besoin de faire appel aux concepteurs, dessinateurs et architectes d'autres pays pour résoudre les problèmes du Canada. Tout au contraire, il en arrive maintenant de partout pour étudier l'architecture du Canada, ses agglomérations urbaines et ses procédés et comment il est parvenu à préserver la liberté et la dignité individuelles dans une collectivité multiculturelle. Tous reconnaissent que l'expérience canadienne dépasse la simple connaissance acquise grâce au creuset de la communion humaine.

Le présent numéro de *Reportage Canada* examine certaines réalisations architecturales de notre pays. Les édifices et les architectes présentés offrent un témoignage éloquent de la tradition humaniste, de la créativité et de l'excellence des Canadiens en ce domaine.

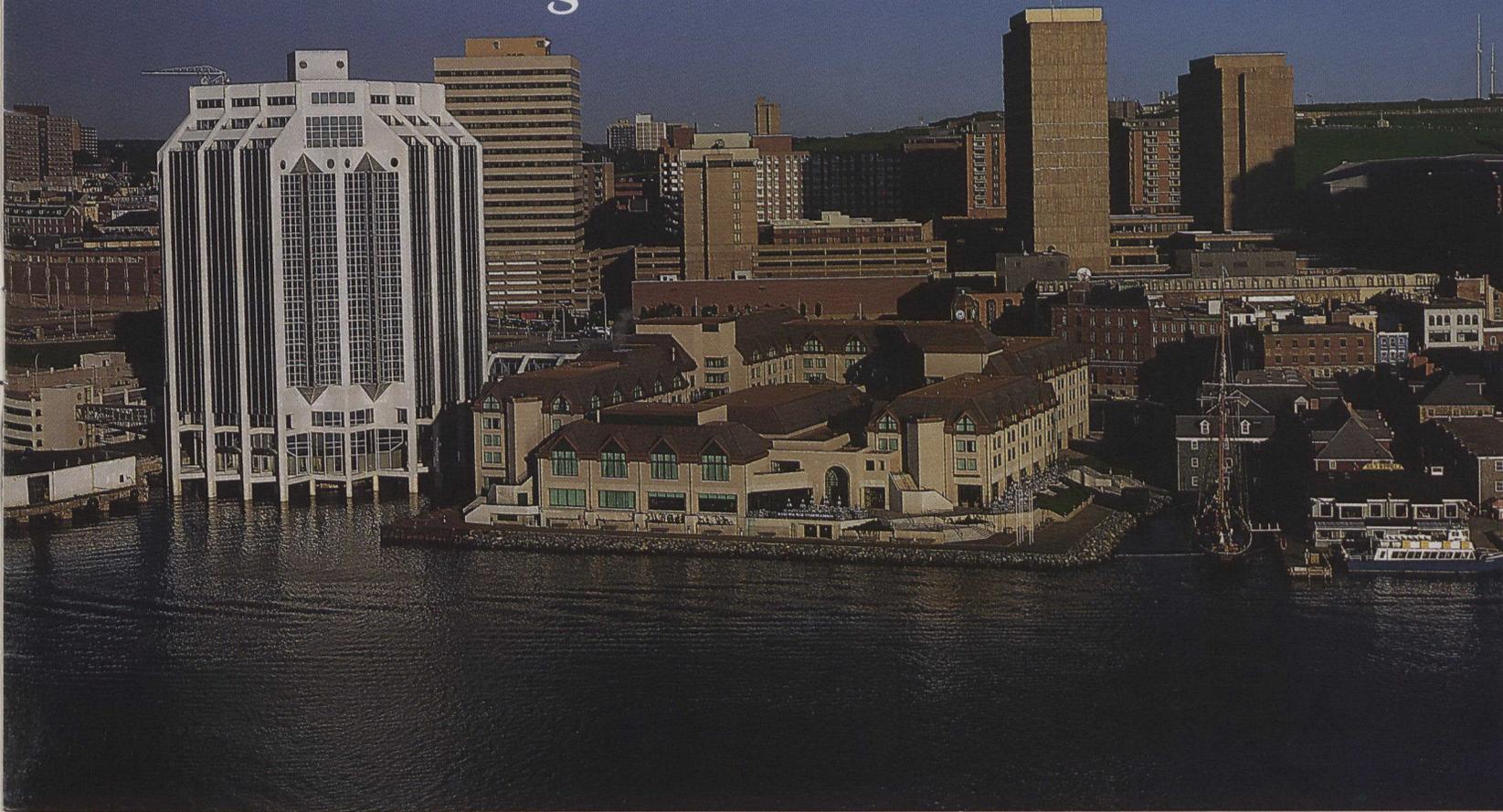


Photo figurant sur la couverture :
Musée des Beaux-arts du Canada, par Malak.

L

La poésie de l'espace

L'architecture régionale au Canada



L'Hôtel Sheraton à Halifax a été construit pour s'intégrer harmonieusement à un quartier restauré.

« Dans une ville il y a des édifices qui sont muets, d'autres qui nous parlent, enfin quelques-uns, plus rares, qui chantent »
(Paul Valérie)

S'il s'en tenait à l'étendue du territoire canadien, un observateur pressé pourrait s'étonner de n'y trouver qu'un seul pays. Car enfin, ce pays immense est bordé par trois océans, ce qui lui donne la côte la plus longue du monde. Ses paysages qui vont des prairies infinies aux barrières montagneuses en passant par l'Arctique, cette immensité déserte, représentent des frontières internes

formidables. Des groupes culturels aux origines et aux coutumes très diverses habitent des régions bien distinctes entre lesquelles existent des différences de climat importantes. Pourtant malgré toutes ces différences, cet immense territoire forme un seul pays.

Il faut quatre jours et cinq nuits pour traverser le Canada en train. Le voyageur en automobile devra parcourir 8 000 km de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique en empruntant cette longue route qui s'appelle la Transcanadienne. Un voyage « rapide » d'un océan à l'autre prend une semaine. Un tel périple, effectué par un voyageur distrait qui ne rencontrerait personne sur sa route lui permettrait néanmoins de saisir

le caractère et la diversité de la population canadienne en se contentant d'observer les différences architecturales qui existent d'une région à l'autre.

Il n'y a là rien de très surprenant. En effet, un village de pêcheurs vit d'une façon différente d'un village où l'on pratique l'élevage. Le long de la côte, on trouve des maisons au style identique, en forme de boîte pour mieux se nicher au creux des rochers, et avec de petites fenêtres pour se protéger des vents. Dans la Prairie, l'espace y est si généreux que les maisons y sont plus allongées et plus basses. Sur la côte ouest, les chalets de montagne sont construits à partir de ce bois que l'on trouve en abondance et qui permet de construire facilement ces plafonds cathédrales et ces immenses

baies vitrées faites pour admirer la beauté du panorama de montagnes. Dans le Grand Nord, les maisons sont comme couchées sur le sol où elles se blottissent les unes contre les autres en cercle protecteur.

L'architecture canadienne varie d'une ville à une autre; elle révèle les attitudes, les traditions, les savoir-faire et les origines des femmes et des hommes qui les ont construites et qui y vivent.

Les régions

Les Canadiens s'identifient à des régions bien définies : les « Maritimes », qui rassemblent les quatre provinces de l'est (Terre-Neuve, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard), le centre

(l'Ontario et le Québec), les Prairies (le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta), la côte ouest (la Colombie-Britannique) et le Nord, cette immense étendue qui d'un océan à l'autre coiffe le pays.

Cependant, cette division géographique ne constitue pas la seule distinction entre les diverses régions au Canada. Si la topographie différencie les habitants des montagnes de ceux des plaines, d'autres facteurs, comme les différences de climat, contribuent à créer des distinctions qu'il importe de prendre en compte. Des conditions économiques différentes séparent les communautés rurales des communautés urbaines, tandis que les régions linguistiques se définissent par l'usage d'une langue maternelle commune.

Comment construisent-ils?

Pour les architectes, le style régional s'impose lorsqu'il s'agit de construire des bâtiments qu'il faut intégrer au milieu et au contexte. L'architecture s'intéresse à la lumière, à la forme, à la fonction et à cette poésie de l'espace dont parlait le

philosophe Bachelard. Elle doit répondre aux besoins particuliers d'une communauté et lui permettre de se définir.

Plus on y regarde de près, et plus les ressemblances architecturales apparaissent entre les maisons et les autres bâtiments d'une même ville. C'est particulièrement vrai des constructions anciennes. C'est ainsi que les vieux magasins des anciens quartiers de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse, ressemblent à ceux qui se trouvent à l'autre extrémité de la ville dans les quartiers neufs. Ils ont tous un style qui leur est propre et que l'on ne retrouve nul part au Canada. De même, les belles demeures de North York, en banlieue de Toronto, étalent un conformisme cossu, propre à cette région, qui leur donne un charme suranné, propre à la vieille bourgeoisie du Nouveau-Monde.

À l'origine l'architecture canadienne s'inspira des idées de France et d'Angleterre. À l'époque où l'émigration européenne atteignit son summum, au XIX^e siècle, l'architecture coloniale s'intéressait peu à la culture locale ou même aux conditions climatiques. La pensée dominante de ce temps voulait

que la colonisation profite de l'importation des cultures considérées alors comme supérieures. Les traditions locales étaient jugées grossières, vieillottes et ne méritaient pas d'être imitées. L'architecture canadienne se voulait le reflet de la culture de la mère patrie de ceux qui construisaient.

Un patrimoine à respecter

De nos jours on peut encore voir de ces maisons et bâtiments. La région des Maritimes en est particulièrement riche, elle qui fut la première à connaître l'expansion coloniale. Ces constructions d'origine britannique, dans ce style Georgien très sobre, se retrouvent dans les quartiers historiques d'Halifax (Nouvelle-Écosse), de St-Jean et de Fredericton (Nouveau-Brunswick). Il rappelle aux visiteurs le sentiment de confiance et de force qui animait l'empire qui les construisit. Depuis lors, les architectes et les planificateurs urbains ont dû créer de nouveaux bâtiments qui, sans éclipser les lourdes constructions géorgiennes, se comparent avantageusement à elles.

L'un des exemples les mieux connus de ce qui représenta un déficit pour les architectes se trouve à Halifax, l'un des grands ports stratégiques de l'empire britannique pendant 150 ans. Cette ville porte la marque indélébile de la présence britannique. Le centre-ville, situé le long des quais, a été restauré de façon minutieuse en respectant les perspectives et lignes très pures des années 1850. L'hôtel Delta Barrington et un hôtel de la chaîne Sheraton ont été construits avec le même souci d'intégration.

Toujours sur cette même côte est, on peut admirer cette sensibilité à la culture et cette volonté de préserver l'histoire dans le plus modeste des bâtiments. À Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse on trouve encore, dans de nombreux villages de pêcheurs, ces maisons carrées construites en bois et que l'on appelle là-bas des « boîtes à sel ». À l'origine, leur style répondait à un souci d'économie. Désormais ces « boîtes à sel » peintes de couleur

Sur la côte est, dans les villages de pêcheurs, on trouve ces maisons carrées construites en bois que l'on appelle des « boîtes à sel ».



©Meichior DiGiacomo/La Banque d'images du Canada

pastel symbolisent la nature simple de ceux qui ont marqué de leur empreinte leur époque.

Telle région, telle maison

Au Québec, les premiers colons français ont dû, pour se protéger des hivers longs et difficiles, surélever le rez-de-chaussée de leur maison afin de ne pas être ensevelis par des congères. Ils ont construit de nombreuses cheminées et prolongé les vérandas tombant des toits pentus pour éviter que l'humidité ne pénètre les murs. Bien protégées contre la dureté de l'hiver, elles explosent de vie en été, entourées de bacs à fleurs suspendus à chaque fenêtre. À l'arrière, les jardins privés, enchevêtrement de taillis et de plates-bandes, offrent ce charme naturel propre aux jardins du Québec.

En Ontario, les maisons de ferme carrées et lourdes, construites en granite dans les années 1860 et 1870 sont devenues le symbole de l'autonomie de la ferme familiale. Dans cette région agricole fertile, elles se présentent, ferme après ferme, presque toutes identiques les unes aux autres. Cette impression de solidité, d'enracinement profond se retrouve dans les maisons modernes de l'Ontario qui font appel pour leur construction à la brique. Dans toute cette province, les maisons des banlieues sont en briques rouges, roses ou grises et se sont épanouies autour des grandes villes avec une uniformité que l'on ne retrouve nulle part ailleurs au Canada.

Dans les Prairies, le bungalow en bois avec son toit avancé et son grand porche se trouve toujours situé près

L'Édifice de la Banque du Canada, à Ottawa, où un atrium permet à la lumière naturelle de pénétrer.

Photo : William P. McElligott Photographie



d'un silo à grain énorme. Le long de la voie ferrée qui traverse quelques-unes des terres agricoles les plus riches au monde, ces maisons sont typiques de la simplicité de la vie dans les Prairies.

En Colombie-Britannique, sur la côte ouest, là où des forêts immenses s'accrochent aux montagnes Rocheuses, l'amour de la culture et du paysage environnant se retrouvent dans les maisons immenses construites en bois naturel. Souvent bâties sur la pente d'une montagne ou au bord d'une falaise dominant l'océan Pacifique, la maison moderne typique de la côte ouest est d'un style dégagé qui cherche à laisser voir et admirer la superbe nature qui s'offre au regard.

Mon pays, c'est l'hiver. . .

Les Canadiens sont très sensibles aux changements de saison. Si seules certaines régions souffrent de chaleur pendant l'été, presque toutes en revanche doivent supporter le froid vif de l'hiver. Pour s'adapter à ce milieu, on s'est mis à utiliser le principe de l'atrium, ce grand puit de lumière en verre qui permet à la lumière naturelle de pénétrer dans les espaces protégés contre l'hiver sans perdre la chaleur. À l'heure actuelle, ces atriums sont devenus l'un des symboles de l'architecture canadienne dans tout le pays.

Également caractéristique de l'architecture canadienne, la rue intérieure a été conçue pour déjouer les rigueurs de l'hiver.

À Québec, cette ville au charme si puissant, il est possible, les jours de bise les plus froides, de se promener en manche de chemise le long des rues étroites en admirant les vitrines des magasins à la devanture étroite. Ce n'est pas bien sûr le vieux Québec d'il y a 200 ans, mais le monde inté-

rieur des centres commerciaux aux limites de l'ancienne ville. À Montréal, on fait ce genre de flânerie dans un labyrinthe de souterrains commerciaux qui sont reliés au métro.

Au Centre Eaton de Toronto et au West Edmonton Mall à Edmonton en Alberta, les centres commerciaux avec leurs immenses voûtes de verre et leurs jardins intérieurs (et même un lac) ne sont pas caractéristiques de la région où ils se trouvent, mais cherchent au contraire à créer un nouveau milieu de vie.

Les Canadiens qui viennent de cultures diverses mais toutes complémentaires n'ont pas plus d'architecture homogène qu'ils n'ont de littérature ou de musique populaire commune. Notre pays n'est pas un creuset. Toutefois,

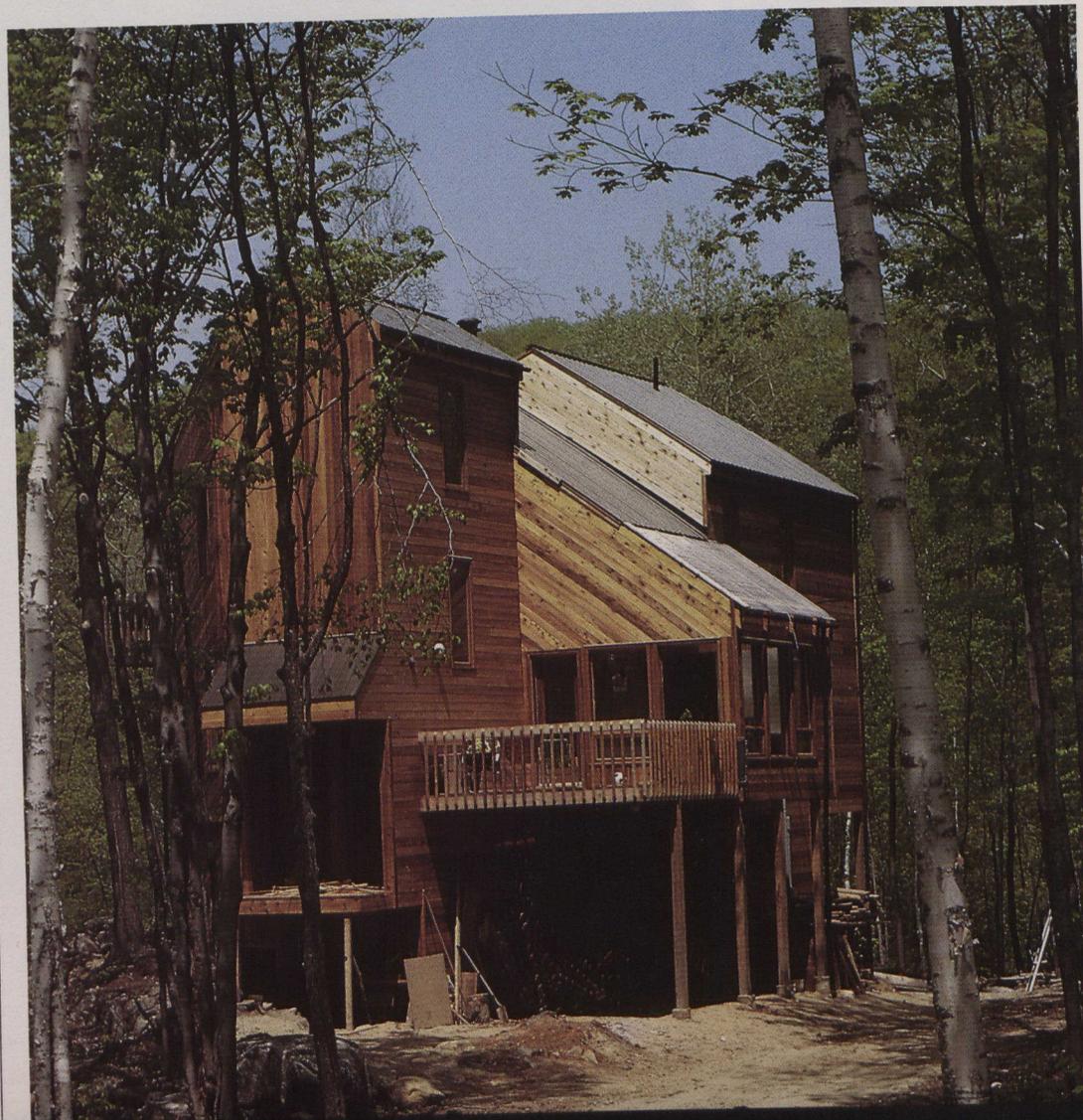
notre architecture a connu une évolution qui donne une cohérence à son passé. À cause de la dimension même du Canada, ce vécu a été et sera toujours lié aux réalités régionales.

Et pour l'avenir?

Les tendances du futur qui se dessine conduisent à attacher de plus en plus d'importance aux économies d'énergie. Les spécialistes prévoient également que notre attachement aux bâtiments qui font partie de notre patrimoine stimulera un renouveau des vieilles traditions architecturales dont le retour à la rue en tant que lieu d'identité de la communauté, à la construction de bâtiments de hauteur moyenne, au respect de l'identité régionale et à la création d'un cadre convivial et accessible dans nos villes.

Si d'un côté le fort sentiment d'identité nationale qui existe a permis de transcender nos différences culturelles et géographiques, un voyage au travers du Canada permet néanmoins de constater l'expression d'une particularité architecturale qui distingue les unes des autres les différentes populations du Canada. Chaque région de ce pays exprime, et continuera de le faire, ses traits régionaux, son patrimoine ethnique, ses particularités géographiques, ses activités commerciales, son sens communautaire et sa beauté naturelle.

Une maison moderne typique de la côte ouest avec un style dégagé qui cherche à laisser voir la superbe nature qui s'offre au regard.



Conçue par Hank Kloosterman

Pièces de résistance de l'architecture canadienne

Chez les architectes canadiens, il n'est plus question que de « construire dans la perspective contextuelle ». Plus que jamais par le passé, les architectes canadiens s'efforcent de faire en sorte que les édifices qu'ils conçoivent se marient bien à l'environnement : ils utilisent de la brique de la même couleur que les édifices du voisinage ou bien ils harmonisent portes et fenêtres. Construire dans la perspective contextuelle, cela signifie que l'on tient compte des dimensions des structures avoisinantes, des matériaux de construction utilisés, des formes populaires d'architecture dans le milieu concerné et de l'histoire même du voisinage.

Cette nouvelle approche respectueuse du contexte architectural a donné lieu, depuis quelques décennies, à plusieurs projets novateurs dans toutes les régions du Canada. Dans un pays vaste comme le nôtre, il n'est pas facile de retenir des exemples représentatifs. Les édifices que nous avons choisis pour cet article sont tous exceptionnels, soit pour leur beauté artistique, soit pour leur extraordinaire utilisation des techniques modernes. Mais ce qui importe davantage, c'est qu'ils se font remarquer pour leur perspective contextuelle.

Un hôtel sur l'Atlantique

Engagés par la chaîne internationale des hôtels Sheraton, les architectes du Halifax Sheraton (Nouvelle-Écosse) auraient pu être les victimes plus ou moins consentantes du « syndrome de l'hôtel de luxe » et concevoir un gratte-

ciel quelconque. Au contraire, les architectes de la firme Lydon Lynch ont décidé de tenir compte du littoral et de l'environnement. Au sud, il y avait des édifices rénovés des dix-huitième et dix-neuvième siècles, aujourd'hui transformés en boutiques et restaurants; il y a même là une école d'art. S'inspirant des installations portuaires qui l'entourent, l'hôtel n'atteint pas plus de sept étages de hauteur.

On a également choisi les matériaux de construction en tenant compte de l'environnement. Le revêtement extérieur est fait d'un fini granitique conçu en consultation avec un manufacturier de la région. La couleur, la texture, la densité et le dessin de ce granit renvoient aux divers types de pierres avec lesquelles sont bâtis les édifices avoisinants ou avec lesquelles étaient construites certaines maisons par le passé.

Conserver les vieilles églises

Lorsqu'une université est située en plein cœur d'un centre urbain moderne, elle doit établir un équilibre entre les divers édifices du campus universitaire d'une part et l'ensemble immobilier de la ville d'autre part.

Avant de se regrouper sur un seul et même campus, l'Université du Québec à Montréal (UQAM) était dispersée un peu partout dans la ville. Maintenant située dans l'est du secteur commercial de Montréal, l'université occupe deux quadrilatères au nord et au sud de la rue Sainte-Catherine. Il s'agit d'un endroit historique : la pre-



Le centre Eaton de Toronto : ensemble commercial, attraction touristique et lieu de rencontre.

mière cathédrale et le premier palais épiscopal de Montréal s'y trouvaient; ils y ont été détruits par le feu en 1852. Mais la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, le clocher et le transept sud de Saint-Jacques sont demeurés intacts et les architectes les ont intégrés au nouveau campus et aux structures environnantes.

La firme d'architectes Dimitri Dimakopoulos et associés a tenté de créer une harmonie entre le campus et le contexte urbain. Le dôme argenté de style byzantin de la chapelle Notre-Dame s'intègre agréablement à un complexe avoisinant de parcs montés en

terrasses. L'intégration de la flèche de Saint-Jacques crée un contraste intéressant, voire un effet dramatique.

Une mairie pour la communauté

Mais que se passe-t-il lorsqu'il n'y a pas de contexte, lorsque ne se présente à l'architecte aucun environnement historique à respecter ou devant lequel réagir?

Un trésor de pierre et de lumière

Au confluent de la rivière des Outaouais et du Canal Rideau, d'où se déroule un panorama d'Ottawa, de Hull et des collines de la Gatineau, se dresse, tel un phare géant au cœur de la ville, le foyer permanent du Musée des Beaux-arts du Canada. Conçu par Moshe Safdie, architecte canadien de renommée internationale, le nouveau Musée des Beaux-arts est entouré de colonnades et jouté par deux pavillons de verres hexagonaux néo-gothiques. Même avant son inauguration le 21 mai, il avait déjà marqué l'histoire architecturale du Canada.

Tout en imaginant le spacieux immeuble commandé par le programme, l'architecte se devait de lui conférer un climat d'intimité apte à permettre aux visiteurs de s'orienter et de contempler les œuvres en toute tranquillité. Safdie a

donc agencé un ensemble de petits pavillons qui se distinguent par leur atmosphère et leur disposition. Les aires publiques, à l'architecture exubérante, font figure de rues ou de places qui mènent aux galeries, permettant ainsi aux visiteurs de se situer et

de se reposer. Par contre, la paisible architecture des salles d'exposition dirige l'attention sur les œuvres d'art.

À la fine pointe de l'architecture canadienne contemporaine et de la technique du bâtiment, le Musée des Beaux-arts du Canada célèbre

son cadre géographique et fait honneur à son milieu architectural, tout en composant un décor digne des œuvres qu'il renferme.

Le Musée des Beaux-arts du Canada : un phare géant au cœur de la ville.

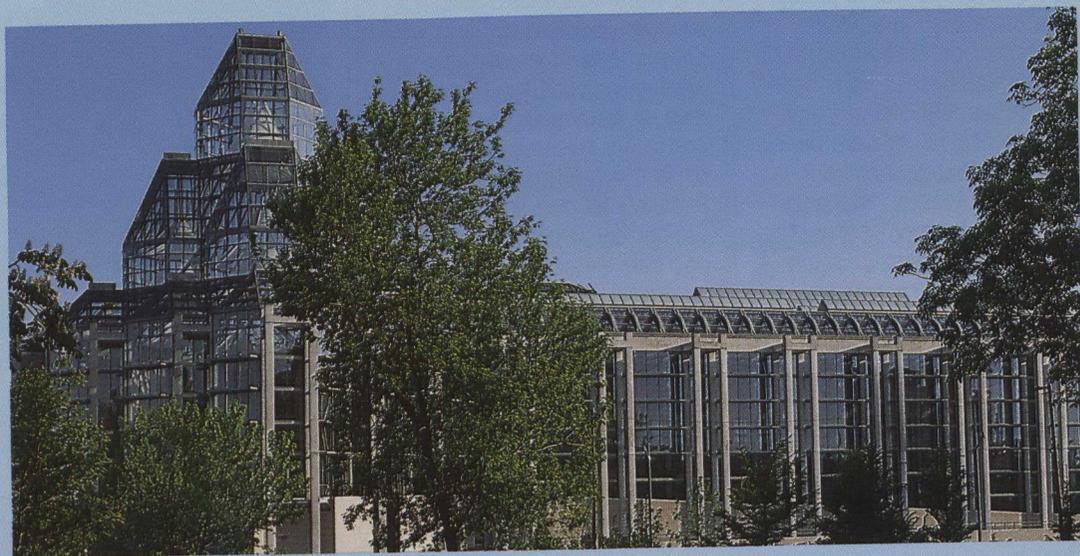


Photo : Malak

Comme cela arrive souvent, la croissance urbaine peut détruire, en peu de mois, des espaces agricoles jusque ici demeurés intacts. C'est l'expérience qu'ont vécue les architectes de la firme Jones and Kirkland, qui ont remporté un concours d'envergure nationale, il y a quelque cinq ans, pour la conception d'un hôtel de ville à Mississauga, ville en pleine expansion de la banlieue de Toronto. Le terrain choisi pour cet édifice était assez terne : on y voyait s'allonger un peu plus loin un centre commercial, et rien de plus.

Les architectes ont alors décidé de fouiller le passé de cette campagne afin d'en découvrir les traditions agraires et de s'en inspirer. C'est ainsi qu'ils ont conçu un bâtiment avec une tour d'horloge, des toits pointus ou pyramidaux de cuivre, un

complexe rappelant les bâtiments agricoles typiques, tout cela pour symboliser les édifices ontariens du dix-neuvième siècle et rappeler la tradition agricole de cette région de la province.

Mais incontestablement, l'intérieur est du vingtième siècle; on pourrait même dire qu'il est avant-gardiste. On y trouve un centre d'exercices physiques, une garderie et des aires de jeux qui satisfont les aspirations des travailleurs modernes. Il y a également un amphithéâtre et une galerie d'art. Cet édifice redonne à l'hôtel de ville le statut de centre communautaire qu'il avait jadis.

Une rue dans une rue

Un autre monument de l'architecture canadienne a permis à la ville de Toronto de faire sa marque sur la scène internationale : il s'agit

du centre commercial Eaton. Populaire le jour même de son ouverture en 1979, ce centre commercial est fréquenté par plus d'un million et demi de personnes par semaine, Torontois et touristes. L'architecture du bâtiment explique en très grande partie le succès extraordinaire de cet endroit, non pas seulement en tant qu'ensemble commercial, mais également en tant qu'attraction touristique et lieu de rencontre.

L'Hôtel de ville de Mississauga est entouré d'espaces de verdure; l'hôtel Halifax Sheraton fait face à l'immensité de la mer. Ici, le centre Eaton de Toronto est situé en plein cœur de la ville, sur la rue Yonge, qui passe pour la rue la plus longue du monde et qui est sûrement l'une des plus achalandées du Canada. Mais comme pour les deux autres édifices dont nous venons de parler, la conception de ce centre commercial

est de toute évidence basée sur le principe qui veut que l'on respecte la perspective environnementale.

La firme Zeidler et associés de Toronto a donc conçu une galerie de trois étages et recouverte de verre, s'étendant sur une longueur de 270 mètres. Suivant, sur une ligne parallèle, le parcours même de la rue Yonge, cette galerie constitue une rue en soi, une rue intérieure. Et comme de nombreuses rues agréables, elle a ses arbres, ses bancs publics, ses balcons, ses terrasses, ses ponts, ses cafés; on y trouve également un jardin à un bout et une fontaine à l'autre.

Sport et esthétique

En 1988, les yeux du monde entier se sont tournés vers Calgary, à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver. Sur le plan athlétique, on a pu y voir plusieurs performances



Photo : Robert Burley

L'Hôtel de ville de Mississauga symbolise les édifices ontariens du XIX^e siècle mais dans un style post-moderne.

de grande envergure. On a pu également en voir d'excellentes sur le plan architectural, comme par exemple, l'Oval olympique que l'on trouve sur le campus de l'Université de Calgary.

En concevant son Oval, l'architecte Graham McCourt a réussi à y enfermer les 25 200 mètres carrés de surface glacée sans compromettre d'aucune façon les critères d'excellence de la glace artificielle. L'édifice comprend trois pistes de patinage de vitesse, deux pistes de hockey répondant aux normes internationales et un centre hivernal d'entraînement pour les poids et haltères. Durant l'été, tout l'espace est converti en pistes et pelouses où l'on peut pratiquer divers sports. L'Oval est directement relié au centre informatisé de médecine sportive de l'université, et cela permet de surveiller le dossier physique des athlètes durant leur entraînement.

L'Oval est l'un des plus grands édifices du monde à utiliser si intensément la lumière naturelle. Un replat réfléchissant la lumière a été construit sous la rangée de fenêtres qui encercle l'édifice. Ce replat de béton préfabriqué accroît la quantité de lumière et cela réduit sensiblement le besoin de lumière artificielle, ce qui diminue les frais. Les fenêtres donnent l'impression que la patinoire est située à l'extérieur, ce qui plaît aux patineurs de vitesse les plus traditionnalistes.

Une architecture du Grand Nord?

On ne sera pas surpris d'apprendre que les conditions topographiques et climatiques de l'Arctique imposent à l'architecture des critères radicaux.

Le Nord canadien a une beauté sauvage. Les silences y résonnent et les paysages y sont magnifiquement primitifs. Dans un tel contexte,

Le Musée de l'anthropologie à Vancouver rappelle des éléments caractéristiques de l'architecture amérindienne.

l'architecture fait face à des défis à la fois physiques et spirituels.

Situé à Igloolik, dans les Territoires du Nord-Ouest, le laboratoire Arctic Research semble proposer une solution en offrant de l'acier et de la fibre de verre en unités préfabriquées.

Ce laboratoire se présente comme un édifice circulaire de deux étages, ayant la forme d'un champignon. Au rez-de-chaussée, on trouve les entrées et les aires d'entreposage, d'entretien

et d'équipements de toutes sortes. À l'étage, le lanternon, la salle de conférence, la salle polyvalente; à la périphérie, les bureaux et les laboratoires.

Le rez-de-chaussée est construit de dalles de béton isolées et superposées. Le premier étage est fait d'un revêtement 22-gauge de feuilles d'acier recouvertes de zinc sur lesquelles on a superposé des dalles de béton qui sont ou bien tapissées ou bien exposées et polies.

Des panneaux de plastic renforcés de fibre de verre, choisis par les architectes Papineau, Gerin-Lajoie, LeBlanc et Edwards, sont utilisés comme une véritable peau, à cause de leur excellente rigidité contre les poussées sévères du vent, leur durabilité, leur facilité d'installation, leur esthétique et leur entretien facile. Ces panneaux sont remplis de deux pouces de mousse de polyuréthane.

Le laboratoire Arctic Research est sophistiqué sur le plan technique et simple sur le plan esthétique. Il renouvelle la ligne géométrique claire et traditionnelle des bâtiments arctiques. Cette simplicité de formes et de détails pourra paraître crue dans des régions plus fines, mais elle va très bien à la rudesse du Nord.



L'art amérindien

Pour d'aucuns, l'édifice qui se veut le plus typiquement « canadien » serait le Musée de l'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique, à Vancouver. On y trouve une très riche collection d'objets d'art et d'artisanat de la culture amérindienne de la Côte Ouest. Il est au premier rang de l'architecture canadienne parce que les architectes ont su comment traiter la collection et qu'ils ont été sensibles à l'environnement physique.

« Sur la côte ouest, les gens répondent mieux que partout ailleurs et avec une grande noblesse à la présence de l'environnement. » Tel est le message que voulait transmettre aux visiteurs les curateurs du musée et le célèbre architecte Arthur Erikson. Tenant compte de la culture

et de l'histoire amérindienne, ils ont placé le musée dans un espace boisé, près des berges d'un petit lac, comme cela se faisait pour les villages amérindiens. Les fenêtres montent du parquet au plafond et donnent sur le Pacifique où l'on voit le soleil se coucher. La structure de l'édifice est faite de poteaux et de poutres et rappelle un des éléments caractéristiques de l'architecture amérindienne.

On pourrait se demander en quoi l'architecture canadienne est-elle unique? Le simple fait de « construire dans la perspective contextuelle » canadienne donne forcément lieu à une architecture typiquement canadienne.

Le clocher de Saint-Jacques s'intègre agréablement au nouveau campus de l'UQAM et aux structures environnantes.



Le Centre Canadien d'Architecture : Un pôle culturel

Cette aquarelle de Ernest Cormier fait partie de la collection que renfermera le Centre Canadien d'Architecture.

C'est au début de 1989, que le Centre Canadien d'Architecture ouvrira ses portes à Montréal. Le public pourra se promener dans le parc des sculptures qui se trouvera derrière le Centre, visiter les expositions qui seront présentées et acheter des livres sur l'architecture. Il pourra également admirer la maison Shaugnessy, restaurée avec un soin minutieux, ainsi que le nouveau bâtiment de 37 millions de dollars qui entoure cette maison historique.

Le Centre aura pour mission l'étude, la recherche, la protection et l'approfondissement du savoir en matière d'archi-

teature. Les architectes du monde entier pourront venir à Montréal consulter une collection de 50 millions de dollars rassemblant 120 000 livres et photographies, 45 000 photos et daguerréotypes, 25 000 dessins, croquis et clichés ainsi que des archives renfermant des matériaux utilisés par des architectes. Une fois installés dans le Centre, ces documents seront conservés dans une atmosphère contrôlée située en sous-sol et protégés par les mêmes techniques de conservation que celles qui sont utilisées dans les musées et les galeries d'art.

Cette collection et l'immeuble qui va l'accueillir sont l'œuvre de M^{me} Phyllis Lambert. Lors d'une conférence qui eut lieu en 1979 à Helsinki, cette architecte née à Montréal rencontra des gens du monde entier qui

avaient les mêmes préoccupations qu'elle en matière d'architecture. Sa réaction fut tout à fait pratique. Elle se mit à rassembler des documents et décida de fonder ce Centre et d'en faire une institution culturelle située dans un cadre approprié.

L'architecte montréalais Peter Rose a conçu le nouveau bâtiment qui entoure cette maison tandis que l'architecte Melvin Charney a dessiné le jardin des sculptures. Phyllis Lambert suivit de très près ce projet dont elle fut l'architecte conseil. La maison Shaugnessy a été classée monument historique par la province de Québec.

Le nouveau Centre Canadien d'Architecture mettra une mine de renseignements précieux, livres et documents exceptionnels à la disposition des architectes et des spécialistes.



Collection Centre Canadien d'Architecture, Montréal

L a maison du bonheur. . .

Lorsque l'on pense au Canada, les premières images qui viennent le plus souvent à l'esprit sont celles de vastes plaines qui dévorent l'horizon, de montagnes aux pics acérés, de forêts profondes et sans fin qui s'étendent sur des milliers de kilomètres jusqu'aux grands espaces blancs et désolés de l'Arctique.

Il est vrai que le Canada est un pays immense que seul l'URSS dépasse en étendue. Les Canadiens se sont néanmoins concentrés dans des villes modernes situées sur un étroit couloir qui longe la frontière avec les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique.

Offrir aux familles qui habitent ces agglomérations des logements confortables qui correspondent à leurs revenus présente un déficit de taille. Les architectes s'entendent pour dire que la conception de l'habitat moderne qui doit concilier le caractère privé d'un logement, l'espace, les aspects pratiques, l'économie énergétique, l'esthétique et l'économie, et ce, en pleine ville, est certainement ce qu'il y a de plus difficile à réaliser.

La tâche des architectes serait beaucoup moins difficile si leurs clients étaient plus ouverts à d'autres formules de logement telles que les appartements, les maisons partagées, les coopératives de logement. Mais ce n'est pas le cas. En effet pour les Canadiens, la norme c'est la maison unifamiliale. Toutefois, la collaboration entre les planificateurs urbains, les promoteurs et les architectes a permis de trouver des compromis tout à fait ingénieux.



L'exemple le plus connu, fruit d'une telle collaboration, c'est *Habitat '67*, un ensemble de logement construit à l'occasion de l'Exposition universelle qui a eu lieu à Montréal en 1967. Il s'agissait là d'une expérience en matière d'architecture qui s'écartait complètement des solutions traditionnelles de logement à haute densité. Dans *Habitat* il n'y a ni couloirs droits et ni entrée commune. Chaque logement dispose par contre d'une terrasse privée et d'un jardin. La formule remporta un succès extraordinaire auprès des premiers locataires. Malheureusement, une telle architecture était si coûteuse que l'expérience ne fût jamais répétée.

D'autres projets ont, par la suite, fait appel, par nécessité mais avec plus de bonheur, à une combinaison de rénovation et de construction nouvelle. L'un des meilleurs exemples en est le *Pacific Heights Housing Co-operative* de Vancouver. Cette coopérative située dans une zone de densité très grande (100 unités pour 4 000 m²) a utilisé des terrains appartenant à la ville sur lesquels elle a construit un ensemble de logements tout à fait original, là où auparavant n'existait qu'une rue bruyante bordée de maisons unifamiliales. Ce projet a comme caractéristique principale d'avoir reconstruit les façades de six maisons de style victorien sur lesquelles on a en quelque sorte greffé six unités de

Le Forest Road Infill : un projet sans but lucratif qui offre des maisons dignes et confortables à des familles qui ne pourraient autrement pas se le permettre.

logement. Les toits en saillies de type véranda que l'on a ajoutés à ces maisons restaurées, aux angles multiples, ont permis de diminuer de 50 % le bruit provenant de la rue. Ce projet a démontré qu'il est possible de loger adéquatement des familles dans des quartiers à grande densité tout en leur offrant un cadre agréable.

À l'autre extrémité du Canada, plus précisément à St. John (Terre-Neuve) les



© Jake Rajs/La banque d'images du Canada

architectes ont réussi à construire et à intégrer des logements publics à loyer modéré dans d'anciens quartiers en reproduisant le style et la couleur de la maison traditionnelle terre-neuvienne. Le *Forest Road Infill* est un projet de construction sans but lucratif portant sur 26 maisons construites sur une rue en pente raide. Chacune de ces maisons est peinte d'une couleur vive et différente des autres. Elles offrent à des familles qui ne pourraient pas autrement se le permettre, une maison digne, confortable et qui ne heurte pas la sensibilité régionale.

Les architectes savent que si un ensemble de logements donne la sensation d'unités indépendantes, elles seront rapidement vendues ou louées. Pour répondre à cette réalité du marché, beaucoup d'architectes se sont attachés à créer avec imagination l'illusion de l'intimité là où l'espace est rare. Ce qu'on appelle en Amérique du Nord « les maisons en rangées » en est le meilleur exemple. Ces maisons à un étage, collées les unes contre les autres, en rang de cinq ou six, avec chacune leur petit

Habitat 67 fut une expérience architecturale qui s'écartait complètement des solutions traditionnelles de logement à haute densité.

jardin à l'arrière sont nées de l'ingéniosité des architectes qui ont réussi à exploiter le moindre espace pour créer un logement à la fois fonctionnel et esthétique.

Le *Projet Pickford Court*, en banlieue d'Ottawa, répond très bien à ce désir des Canadiens de se sentir chez eux, isolés des autres. Il s'agit d'un ensemble de logements formant un immeuble et construit comme un mécano qui comporte des entrées sur ses quatre façades. Les 112 unités, qui ont chacune deux étages, ont également leur propre porte d'entrée qui donnent accès à des aires de jeux réservés aux enfants, à une piscine et à un ensemble de services multiples. Chaque unité se loue 150 \$ de moins par mois que ce qu'il n'en coûte dans le centre-ville.

Pour ceux qui peuvent se le permettre et c'est le cas de 64 % des Canadiens, la maison unifamiliale est la forme

de logement la plus recherchée. La maison canadienne moyenne, genre « pavillon » a une superficie de 150 m² et comporte trois chambres à coucher, un salon (avec probablement une cheminée), une salle à manger, deux salles de bain, une petite buanderie et une cuisine fonctionnelle où l'on peut prendre également ses repas.

Même lorsqu'elles sont construites sur de petits terrains, ces maisons unifamiliales indépendantes exercent une forte pression sur l'immobilier

dans les centres-villes. C'est pourquoi des banlieues champignons, sorte de gros villages composés de maisons, ont poussé à proximité des grands centres urbains. Ces municipalités de banlieue sont quelquefois devenues si grandes et si distinctes de la ville qu'elles ont fini par acquérir la dimension d'une ville à part entière.

Ces agglomérations dont l'objectif est de pouvoir se suffire à elle-même et d'acquérir leur identité propre sont équipées d'écoles, d'hôpitaux, de services d'incendie, d'installations récréatives et de parcs. Une partie de leurs ressources provient des industries secondaires, des centres commerciaux et des services qui emploient une grande partie des habitants de la collectivité. Chacune de ces dernières a une cohésion suffisante, une personnalité propre, une taille assez faible pour créer le sentiment d'une identité communautaire. Ces avantages constituent une solution partielle à l'engorgement des centres urbains.

Le Pacific Heights Housing Co-Operative de Vancouver : un cadre agréable pour les familles dans les centres-villes.



Photo: Kris Kann

D es livres pour des lecteurs en pleine croissance

L'industrie canadienne du livre d'images pour enfants croît à un rythme incroyable. Des éditeurs comme Annick Press et Livres Tundra, qui produisent des auteurs et des illustrateurs comme Stéphane Poulin, Roch Carrier, Gilles Tibo, William Kurelek, Robert Munsch et Kathy Stinson, sont en train d'établir la réputation du Canada. De plus, grâce à des organismes comme le *Canadian Children's Book Centre* de Toronto, organisme national sans but lucratif créé en 1976 pour promouvoir la lecture et la rédaction de livres auprès des jeunes Canadiens, la littérature jeunesse a enfin pris son envol au Canada.

En 1976, seuls 38 livres pour enfants, en anglais, ont été publiés; à l'heure actuelle, plus de 300 auteurs le sont, en français comme en anglais. De plus, les transactions internationales en matière de droits d'édition se sont accrues de façon spectaculaire. Par exemple, à l'occasion de la foire du livre pour enfants de 1987, à Bologne, le plus grand événement annuel du genre, 29 maisons d'édition canadiennes ont réalisé pour plus d'un million de dollars de droits de co-édition et de traduction avec des éditeurs étrangers en provenance d'Europe, d'Australie et des États-Unis.

Stéphane Poulin

À l'âge de 26 ans, Stéphane Poulin est le plus jeune Canadien à connaître des succès de librairie en littérature jeunesse. Brillant illustrateur, il gagne des prix pour ses œuvres depuis qu'il est diplômé de l'école des beaux-arts. En 1985, il reçoit une

mention honorable dans la catégorie amateur du concours de Communication-Jeunesse, pour ensuite gagner le concours dans la catégorie professionnelle l'année suivante. La série de peintures à l'huile qu'il a utilisée pour son livre d'images A.B.C. « Ah! Belle Cité! » (réalisée à 24 ans, en moins de 6 mois) le conduit directement à une exposition en solo à la Galerie d'art français de Montréal. Les 26 toiles se sont toutes vendues en deux jours.

fait connaître Daniel, jeune garçon qui vit avec son père dans un quartier pittoresque de l'Est de Montréal. Daniel passe son temps à la poursuite de Joséphine, sa petite chatte astucieuse et malicieuse, dans toutes les rues du quartier. Déjà réimprimé deux fois et traduit en anglais, le livre de Poulin saisit l'essentiel du quotidien auquel il donne une dimension spéciale par ses références nostalgiques, sur un support moderne qui se rapproche de la bande dessinée.

bureau du directeur, où se trouve la plus grande de toutes les surprises. Les illustrations contenues dans cette plaquette ont également été exposées dans une grande galerie d'art de Montréal. Poulin s'inspire de lieux et d'expériences qu'il a connus à Montréal. Il vit dans l'Est de cette ville avec son fils Gabriel et dépeint les vrais lieux de son quartier. Il a un chat qui s'appelle Émile. Poulin croit qu'il peut s'identifier fortement au personnage de Daniel, étant donné qu'il a



La littérature jeunesse canadienne prend son envol au Canada et à l'étranger.

En 1986, Poulin se voit approcher par Mary Cutler de la maison Livres Tundra, de Montréal; de cette rencontre naît une plaquette de 13 pages entièrement en couleurs, intitulée « As-tu vu Joséphine? » Ce livre nous

Ses peintures lui ont valu le fameux prix de littérature de jeunesse, catégorie illustration, du Conseil des arts du Canada, en 1987.

Poulin a réalisé une nouvelle série d'illustrations pour un deuxième livre intitulé « Peux-tu attraper Joséphine? » où celle-ci poursuit sa course à un rythme effarant, mais cette fois dans une école. La course prend fin dans le

son âge, il n'y a pas si longtemps. Quand il l'oublie, son fils se charge de le lui rappeler, dit-il.

Poulin travaille maintenant sur un 3^e conte dans la série des aventures de « Joséphine ». Devant paraître cet automne, « Pourrais-tu arrêter, Joséphine? » promet d'être aussi attachant que ses œuvres précédentes.

Roch Carrier

Roch Carrier est l'un des écrivains canadiens-français les mieux connus et l'un des plus comiques. « Le chandail de hockey », devenu un classique, a paru la première fois sous le titre « Une abominable feuille d'érable sur la glace » en 1979. Cette œuvre fait aujourd'hui la joie des jeunes et des moins jeunes. Il a obtenu le prix Jeunesse du jury de Communication-Jeunesse, en 1984; le certificat d'excellence de l'*American Institute of Graphic Arts*, en 1985; enfin, le prix *Choice Book* du *Canadian Children's Book Center*, en 1985.

« Le chandail de hockey » se passe dans les années 40 et est raconté à travers les yeux d'un jeune garçon qui vit dans le village de Sainte-Justine, au Québec. Son idole est Maurice « le Rocket » Richard, des « Canadiens » de Montréal. En fait, le Rocket est l'idole de tous les garçons du village, qui portent tous le chandail bleu-blanc-rouge des « Canadiens » numéroté 9, comme celui de Maurice Richard.

Le problème surgit lorsque le chandail du jeune devient trop petit pour lui et que sa mère lui en commande un autre, par catalogue, chez Eaton, à Montréal. Il rêve de son nouveau chandail bleu-blanc-rouge, jusqu'au jour où celui-ci arrive. Malheureusement, la boîte contient un chandail bleu et blanc des « Maple Leafs » de Toronto, le club rival, et il en est tout à fait horrifié.

Il se voit alors forcé de porter le chandail, puis est ostracisé par ses compagnons de jeu et par l'arbitre. Il finit à l'église en priant : « Je lui demandai qu'il envoie au plus vite cent millions de mites qui viendraient dévorer mon chandail des « Maple Leafs » de Toronto. »

Regard humoristique à l'endroit de la mésaventure d'un enfant, « Le chandail de hoc-



Le chandail de hockey : un conte de Roch Carrier, qui fait la joie des jeunes et des moins jeunes, est un classique du genre.

key » saisit l'attention et la sympathie du lecteur, qui ne sait que trop bien ce que l'on ressent quand on est laissé pour compte.

En 1981, « Le chandail de hockey » a été transposé en dessin animé par Sheldon Cohen, illustrateur du livre, pour le compte de l'Office national du film du Canada. Le court métrage a gagné le prix du *British Academy* en 1981, la médaille d'argent à Salerne, en Italie, le *Ruby Slipper* à Los Angeles, le *Red Ribbon* à l'*American Film Festival* de New York, plus 6 autres prix internationaux.

Roch Carrier prévoit de publier un autre livre pour enfants cette année. Il l'a intitulé provisoirement « Le champion », le dédiant à toutes les filles et à tous les garçons parce que, dit-il, ce sont tous des champions.

Gilles Tibo

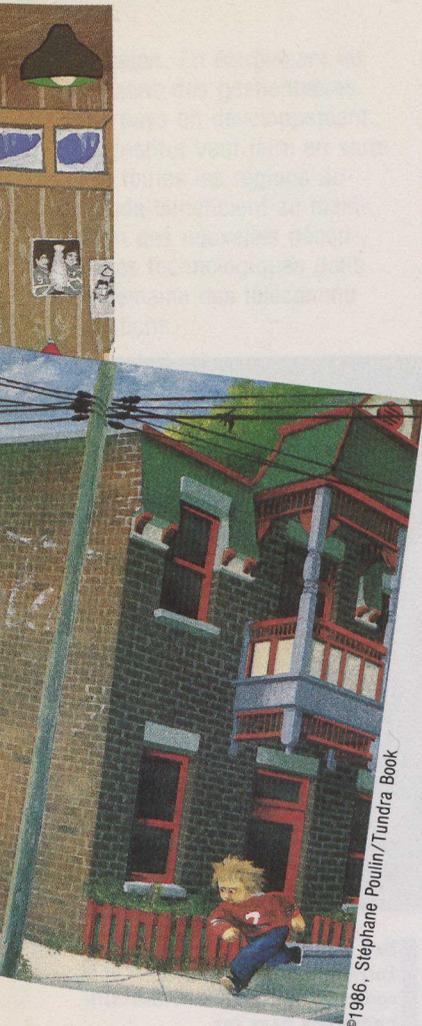
Gilles Tibo est l'un des artistes canadiens les plus prolifiques. Il a dessiné des affiches, illustré des livres et conçu des pochettes de disques, mais il est peut-être mieux connu pour sa représentation du poème *Annabel Lee* d'Edgar Allan Poe. Ses illustrations captent très bien le côté romanesque de l'amour candide qui unit les enfants et évoquent la chaleur et la beauté obsédantes dont Poe voulait imprégner son œuvre. L'œuvre a été exposée au stand des illustrateurs à la Foire des livres pour enfants de Bologne. Il s'est classé deuxième tant pour le Prix littéraire du Gouverneur général de 1987, catégorie illustration de livres pour enfants, que pour le prix Ruth Schwartz de 1988, remis par le Conseil des arts de l'Ontario.

Son dernier conte, « Simon et les flocons de neige » est paru en septembre de cette

Dans les aventures de « Joséphine » de Stéphane Poulin, le jeune Daniel passe son temps à poursuivre sa petite chatte astucieuse et malicieuse.

année. Écrit et illustré par Tibo, l'œuvre raconte une charmante histoire pour enfants où Simon, un jeune garçon, essaie d'imaginer une façon de compter tous les flocons de neige d'une tempête, toutes les étoiles du firmament et toutes les lumières d'une ville. Fantaisie enchanteresse, « Simon et les flocons de neige » transporte le lecteur dans un monde plein de merveilles.

Originaire de Nicolet, village du Québec situé sur les rives du Saint-Laurent à proximité de Montréal, Tibo publiait déjà ses illustrations à l'âge de 17 ans. Ses premières illustrations d'un conte pour enfants sont parues en 1975



domaine musical. Aujourd'hui âgé de 42 ans, Munsch est toujours aussi prolifique.

Les contes de Munsch abordent une foule de sujets qui intéressent les enfants et sont, pour la plupart, assaisonnés d'une bonne dose d'humour. Par exemple, dans « L'habit de neige », l'institutrice essaie de revêtir Thomas de son habit de neige, mais sans succès. C'est elle qui se retrouve dans l'habit de neige de Thomas, et Thomas, dans la robe de l'institutrice. Ensuite, lorsque le directeur de l'école prend la relève, il finit par porter la robe de l'institutrice et cette dernière, le complet du directeur, et sa pipe. Bien entendu, Thomas n'a toujours pas son habit de neige.

« Le dodo » est une autre histoire drôle au sujet d'un petit garçon qui refuse de dormir. Ses parents, ses grands-parents et même la police essaient l'en convaincre. Pendant qu'ils se creusent la tête pour trouver une solution, fatigué, Mortimer s'endort.

D'autres livres de Munsch, comme « Je t'aimerai toujours », nous présentent un autre côté de l'auteur. Cette nouvelle sentimentale raconte l'histoire d'une mère qui, pendant toute la vie de son fils lui chante dans son sommeil « Je t'aimerai toujours, la nuit comme le jour, et tant que je vivrai, tu seras mon bébé ». Puis, lorsque la mère est vieille et malade, c'est au tour du fils de fredonner ce refrain à sa mère.

Munsch qualifie son enfance de solitaire et déclare avoir passé la plus grande partie de son temps à lire et à rêvasser. Entré chez les Jésuites à 18 ans, il étudie la philosophie et l'anthropologie tout en se préparant à la pré-trise. Ses études l'amènent à faire du travail communautaire auprès de 600 orphelins. C'est à ce moment-là qu'il se rend compte que le travail auprès des enfants l'intéresse davantage que sa

vocation. Il renonce à la pré-trise et commence à travailler dans une garderie de jour pour financer ses études.

Peu de temps après, Munsch se surprend à inventer des petites histoires pour calmer les enfants et attirer leur attention. Depuis, il essaie toujours de connaître la réaction des enfants à ses contes avant de les publier. Aujourd'hui, Robert est tellement populaire que les billets pour ses spectacles se vendent plusieurs mois à l'avance.

Kathy Stinson

Originaire de Toronto, Kathy Stinson, qui a fait ses débuts comme institutrice, compte désormais parmi les principaux auteurs de livres pour enfants d'âge préscolaire. Depuis 1982, année où son premier livre intitulé « Le rouge, c'est bien mieux » a été publié, elle a gagné cinq fois le prix *Our Choice* du *Canadian Children's Book Centre* et vendu ses droits d'auteur au Danemark, à la France, aux Pays-Bas, à l'Australie, à l'Allemagne, à la Suède, à l'Espagne, à la Finlande, au Venezuela et au Royaume-Uni.

Après la naissance de son deuxième enfant, Stinson a laissé l'enseignement pour se consacrer uniquement à son rôle de mère. Elle s'est alors intéressée davantage à la littérature pour enfants.

En 1981, elle s'est donc inscrite à un cours donné au collège Humber de Toronto à l'intention de personnes désireuses d'écrire et de faire publier leurs travaux. Le premier manuscrit de Stinson, « Le rouge, c'est bien mieux » a été accepté et publié en 1982 par Annick Press de Toronto.

« Le rouge, c'est bien mieux » raconte l'histoire d'une petite fille qui préfère porter du rouge en dépit des autres vêtements de valeur égale ou supérieure dont elle dispose.

Écrit en anglais, ce livre a été traduit en français, en allemand, en néerlandais, en suédois, en danois, en finnois et en espagnol.

Depuis 1982, Kathy Stinson a publié cinq autres livres, dont deux ont été traduits en français.

« Le livre tout nu » (1986) présente 18 parties du corps situées entre la tête et les pieds. Plus récemment, « Nounours-lapin » (1988) venait concrétiser une collaboration entre Stinson et le premier illustrateur canadien, Stéphane Poulin.

William Kurelek

William Kurelek est mort depuis onze ans, mais les peintures et les histoires réalistes et symboliques qu'il a léguées demeurent bien vivantes tant dans le cœur des enfants que dans celui des adultes. Ses livres pour enfants se sont vendus à plus de 500 000 exemplaires dans le monde. La France, la Norvège, la Suède, la Finlande, le Danemark, les Pays-Bas, le Groenland, l'Allemagne, les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Australie en ont acheté les droits.

Fils des Prairies et héritier d'un passé ukrainien et catholique romain, William Kurelek possède un style unique, à la fois historique et visionnaire. Dans « Les bûcherons » (1974), Kurelek raconte en 26 superbes tableaux sa propre expérience de bûcheron dans le Grand Nord canadien. « Noël nordiques » (1976) nous présente le rêve d'un petit garçon qui s'imagine que la Nativité se déroule dans les neiges du Nord et que le Christ naît de parents inuit.

William Kurelek a également publié d'autres livres pour enfants, dont bon nombre ont remporté de prestigieux prix internationaux. Ces livres ont été traduits en plusieurs langues, où le français, malheureusement ne figure pas.

et depuis, il a illustré plus de 30 oeuvres et réalisé des dessins pour les grands journaux et magazines du Québec.

Robert Munsch

Robert Munsch est l'auteur canadien qui vend le plus de livres pour enfants. Publié pour la première fois en 1979, il n'a depuis cessé de gagner en popularité. Offerts en anglais, en français, en allemand, en norvégien et en espagnol, ses livres se sont vendus à plus de 1,5 million d'exemplaires en Europe et en Amérique du Nord.

Dix fois récipiendaire du prix *Our Choice* du *Canadian Children's Book Centre*, Munsch a jusqu'à maintenant fait paraître plus de 15 contes sous forme de disques, de cassettes et de livres. En 1985, il a remporté le prix Juno du meilleur microsillon pour enfants de l'année. Il s'agit du prix canadien le plus prestigieux dans le

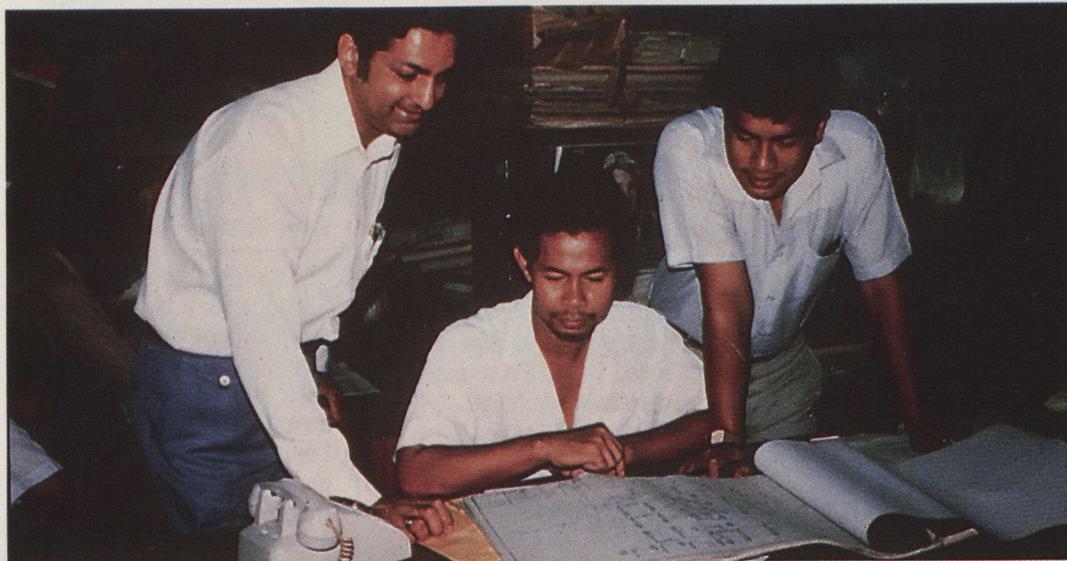
L a dimension internationale de l'éducation et de la formation

L'évolution de l'enseignement se confond avec celle des civilisations. Depuis les toutes premières civilisations dont nous conservons encore quelques vestiges, celle de la Mésopotamie, de l'Égypte et de la Chine, jusqu'à aujourd'hui, en passant par les empires florissants de la Grèce et de Rome, l'éducation a toujours constitué une force dynamique au sein de la société. En fait, l'éducation joue un rôle si important dans la croissance et le développement des individus et des États que les Nations Unies l'ont consacrée comme droit fondamental en 1948.

Aujourd'hui, dans un monde où le champ du savoir ne cesse de s'étendre, l'éducation et la formation s'étendent à plus de langues, à plus de pays et à plus de cultures que jamais auparavant. Plus d'étudiants vont à l'étranger pour étudier ou acquérir une formation; de plus en plus de professeurs vont enseigner à l'étranger; les entreprises privées à vocation technologique jouent un rôle de plus en plus grand dans le domaine de l'éducation.

Étudier au Canada

Environ un million d'étudiants poursuivent actuellement leurs études à l'extérieur de leur propre pays, et le Canada se range parmi les six grands pays d'accueil pour ces étudiants. En 1986-1987, près de 35 000 étudiants étrangers s'étaient inscrits à des études postsecondaires dans les universités et les collèges du Canada; ces étudiants provenaient de toutes les régions du globe, mais, en particulier, de Hong-Kong, de la Malaysia, des États-Unis et



©ACDI

de la Chine. Leurs domaines d'études étaient immensément variés. On en retrouvait de fortes concentrations en mathématiques, en génie et dans les sciences sociales et physiques, et d'autres, moins nombreux, dans les sciences humaines, les sciences agricoles, les sciences de la santé, l'éducation, les beaux-arts et les arts appliqués.

Pourquoi ces étudiants ont-ils choisi de venir étudier au Canada? Beaucoup l'ont fait en raison de l'excellente réputation dont jouissent les universités et les collèges du Canada, leurs professeurs et leurs chercheurs, leurs installations et leurs équipements ultramodernes, et la diversité des cours. D'autres connaissent bien le caractère multiculturel du Canada ou ont appris par les étudiants qui les ont précédés ici, ou encore par des amis ou des parents, toutes les occasions qui leur sont offertes ici sur le plan de l'éducation. Quelle qu'en soit la raison, il y a maintenant un nombre record d'étudiants étrangers qui étudient dans les écoles de

deuxième et de troisième cycle du Canada, et ils apportent une contribution peu négligeable aux recherches et aux études supérieures.

Pour inciter un nombre encore plus grand d'étudiants à venir étudier au Canada, le gouvernement a récemment modifié le règlement régissant l'admissibilité de leurs conjoints à un emploi au Canada. Comme ces étudiants et ces étudiantes peuvent maintenant trouver plus facilement un emploi temporaire, qu'ils peuvent travailler, par exemple, dans le cadre d'un programme d'alternance travail-études, ils sont plus en mesure de financer leurs études et d'acquérir une expérience pratique.

Cependant, les étudiants qui viennent étudier au Canada ne cherchent pas tous à obtenir un diplôme. D'importants contingents de stagiaires s'inscrivent à des programmes spécialisés de courte durée pour acquérir ici une formation professionnelle. Par exemple, grâce à l'effort concerté du secteur privé et du secteur public, le Canada a

Bell Canada International conseille de nombreux pays sur divers aspects de leurs réseaux nationaux de téléphone.

établi récemment deux centres types de formation qui dispensent un enseignement très spécialisé et très poussé, dans le domaine de l'aviation et dans celui des télécommunications, à des administrateurs d'Afrique, d'Asie, des Antilles et des pays latino-américains.

Dans une même veine, des entreprises canadiennes de télécommunications, des universités et l'Agence canadienne de développement international (ACDI) se sont mises en commun pour fonder, en 1987, l'Institut canadien de gestion en télécommunications (ICGET). On s'entend généralement pour dire que les télécommunications jouent un rôle de tout premier ordre dans le développement mais qu'on ne trouve pas suffisamment de gens formés pour occuper des postes de haute direction dans ce

domaine. En élargissant les horizons des gestionnaires des pays en développement, cet institut veut faire en sorte que toutes les régions du monde bénéficient au maximum des nouvelles découvertes technologiques dans le domaine des télécommunications.

Les Canadiens à l'étranger

Cependant, le Canada ne se contente pas de recevoir certains des cerveaux les plus brillants du monde; depuis bien des années, les Canadiens s'emploient activement à réaliser des projets éducatifs à l'étranger. Au mois de mars, le Canada faisait part de sa nouvelle stratégie d'aide à l'étranger, par laquelle il accordait la toute première priorité au perfectionnement des ressources humaines, ce qui donnait une nouvelle dimension à l'éducation et à la formation sur la scène internationale.

Comme premier pas dans cette direction, l'ACDI doublera, d'ici à cinq ans, le nombre de bourses qu'elle accorde aux étudiants et aux stagiaires étrangers qui proviennent des pays en développement, ce qui en portera le total à 12 000 par année. Près de la moitié des bénéficiaires seront formés au Canada.

Quelle qu'en soit la forme, toutes les activités éducatives

subventionnées par l'ACDI doivent maintenant se conformer aux priorités de la nouvelle stratégie. Les projets doivent prévoir une formation qui soit adaptée au stade de développement et aux besoins de chaque pays et des occasions d'apprentissage plus nombreuses seront offertes aux groupes défavorisés, aux femmes en particulier.

Les entreprises canadiennes ne vendent plus uniquement des produits. De plus en plus, les programmes de formation font partie de leurs biens d'exportation. Depuis 11 ans, par exemple, Bell Canada International conseille l'Arabie Saoudite sur le fonctionnement, l'entretien et l'administration de son réseau national de téléphone. Aujourd'hui, plus de 300 employés de Bell travaillent en Arabie Saoudite à titre de conseillers et des centaines d'autres s'occupent de formation dans d'autres pays du monde. Après avoir mené à bon terme un vaste projet de formation à Trinité et Tobago, Bell est très actif en Malaysia, au Venezuela et, dans le cadre de projets conjoints avec plusieurs pays africains.

Une autre grande multinationale canadienne, la firme d'ingénieurs Lavalin, dont le siège est à Montréal, a conçu des programmes de formation à l'intention de toute une diversité de clients, dont des gouvernements étrangers, des établissements d'ensei-

gnement et des entreprises privées. Elle a élaboré des programmes scolaires, fourni du matériel didactique, organisé des cours et des colloques et formé des employés pour les aider à devenir instructeurs. Cette entreprise a mené à bon terme un contrat de quatre ans avec le Centre national d'apprentissage de Colombie, dans le cadre duquel elle a offert des programmes avancés de formation technique à des professeurs colombiens, organisé des cours d'administration des affaires et un programme d'éducation des adultes.

Tisser les liens

À l'heure actuelle, les universités canadiennes ont tissé des centaines de liens avec les autres régions du monde. Il s'agit, en grande partie, d'échanges de professeurs et d'étudiants, de projets de recherche et de publication en collaboration. Mais ce n'est bien souvent qu'un point de départ. Dans bien des cas, les universités offrent aux pays en développement des livres, du matériel et des ouvrages didactiques pour essayer de mieux asseoir leurs établissements d'enseignement. Par exemple, grâce à une subvention de l'ACDI, l'université Dalhousie, sise sur la côte est du Canada, a transféré un matériel informatique et des logiciels aux départements d'administration des affaires et d'administration publique de l'Université du Zimbabwe. Ce matériel ultramoderne, conçu à l'Université McGill de Montréal, a servi à équiper un laboratoire informatique pour étudiants et il sert aux professeurs sur le double plan de la recherche et de l'administration. L'Université McGill a aussi établi des rela-

tions officielles avec la faculté de génie de l'Université du Zimbabwe.

Cette collaboration s'étend également à d'autres domaines universitaires et à d'autres régions du monde. La faculté de médecine de l'Université de Calgary collabore ainsi, depuis 1980, avec l'Institut de médecine de l'Université Tribhuvan du Népal. Au fil des ans, elle a élaboré de nouveaux programmes scolaires et de nouveaux matériels didactiques et mis en oeuvre, au Népal, de nouveaux programmes de formation générale et de formation supérieure à l'intention des médecins. Plus récemment, l'École polytechnique de Montréal a conclu des ententes de collaboration avec trois universités chinoises, à Shanghai, à Beijing et à Lanzhou.

La technologie à l'appui de l'enseignement

Aujourd'hui, la technologie ajoute une nouvelle dimension à l'enseignement. Dernièrement, le Canada a joué un rôle de chef de file dans le lancement de deux programmes de télé-enseignement tout à fait modernes, qui font appel à un grand nombre de techniques — cours par correspondance, télé-conférence par ordinateur et enseignement par le truchement de la radiodiffusion et les télécommunications. En septembre dernier, l'établissement, au Canada, du centre international de formation à distance fut annoncé, à Québec, à l'occasion du Sommet de la Francophonie. Puis, en octobre, les chefs d'État du Commonwealth s'entendirent, à leur réunion de Vancouver, pour instituer un établissement de télé-enseignement pour le Commonwealth qui aura son siège à Vancouver même et dont le Canada sera l'un des grands collaborateurs.

Ces deux initiatives réunies permettront à des étudiants dans 70 pays en développement de mieux s'instruire.

L'acquisition de connaissances techniques à un collège au Kenya, subventionné par le Canada.



©Doug Curran/ACDI

En 1987, après presque quatre années d'intenses négociations, les autorités canadiennes et américaines chargées des questions spatiales ont conclu un accord de coopération visant à construire, d'ici la fin du siècle, une station orbitale habitée en permanence.

Cet accord prévoit que le Canada fournira un système de robotique, le système d'entretien et de réparation mobile (SERM) qui pourra être utilisé par l'équipage à l'intérieur ou à l'extérieur de la station. En échange, le Canada participera à la gestion et à l'exploitation de la station orbitale et pourra y envoyer des Canadiens.

Cet accord prévoit toutefois que le Canada pourra se retirer de ce projet si les États-Unis décidait d'utiliser la station orbitale à des fins militaires inacceptables pour le Canada. Dans un tel cas, le Canada obtiendra le remboursement des sommes qu'il aura investies dans le SERM. Ainsi, le Canada préservera sa tradition de participation pacifique à l'exploration de l'espace.

Le système d'entretien et de réparation mobile

Le SERM jouera un rôle important dans le montage de la station et fera partie des premiers éléments à être lan-

cés par la navette spatiale vers le milieu des années 1990.

Une fois terminé le montage des sections, le SERM servira de grue pour déplacer les poutrelles, le fret et il sera utilisé pour l'entretien et les travaux de réparation. Il pourra également être utilisé pour l'appontage de la navette.

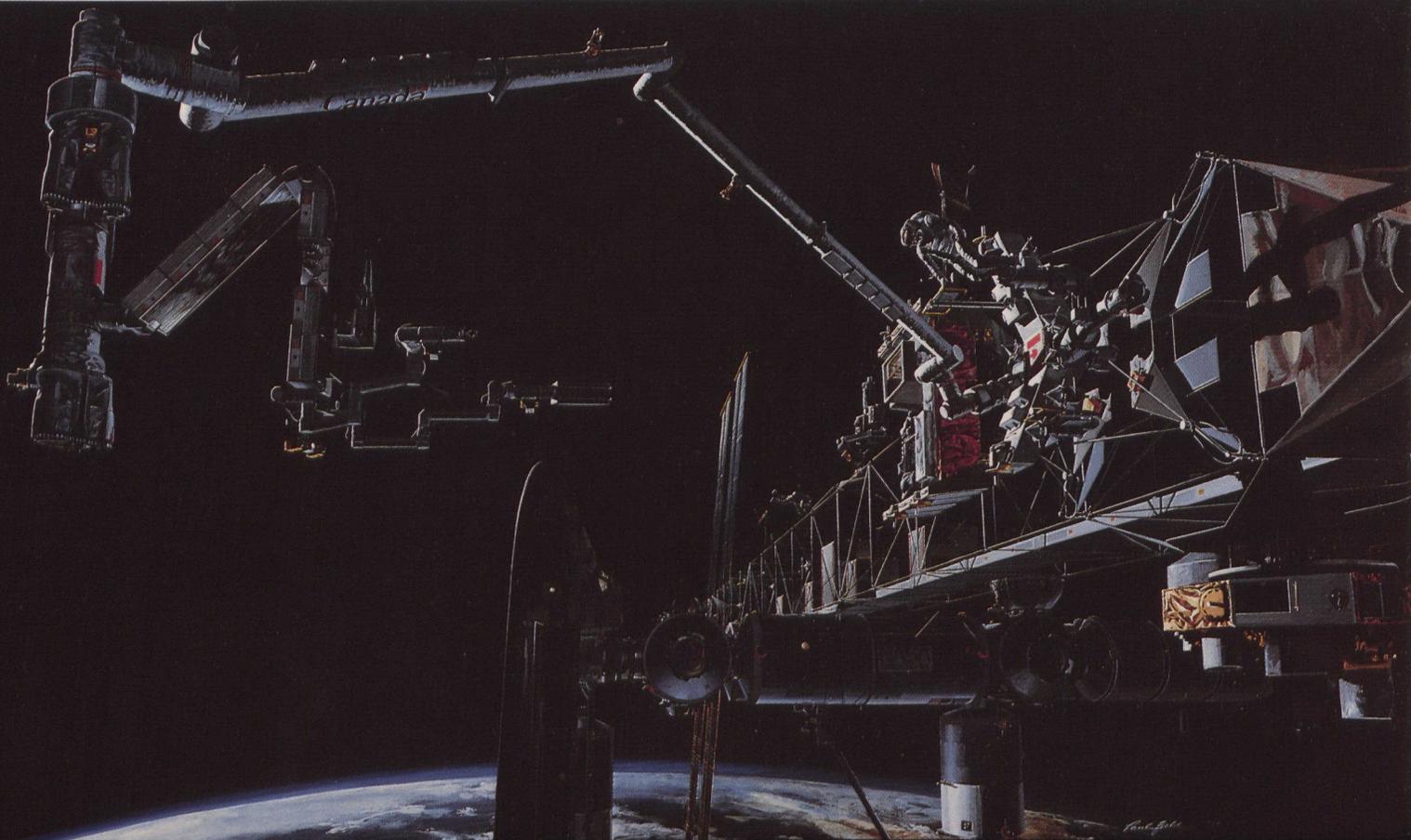
C'est la société Spar Aérospatiale Limitée de Toronto qui s'est vu confier la responsabilité de la construction du SERM. C'est cette entreprise qui a fabriqué le bras télémanipulateur utilisé à bord de la navette spatiale américaine. La construction du SERM permettra au Canada d'affirmer sa maîtrise des techniques de robotique de

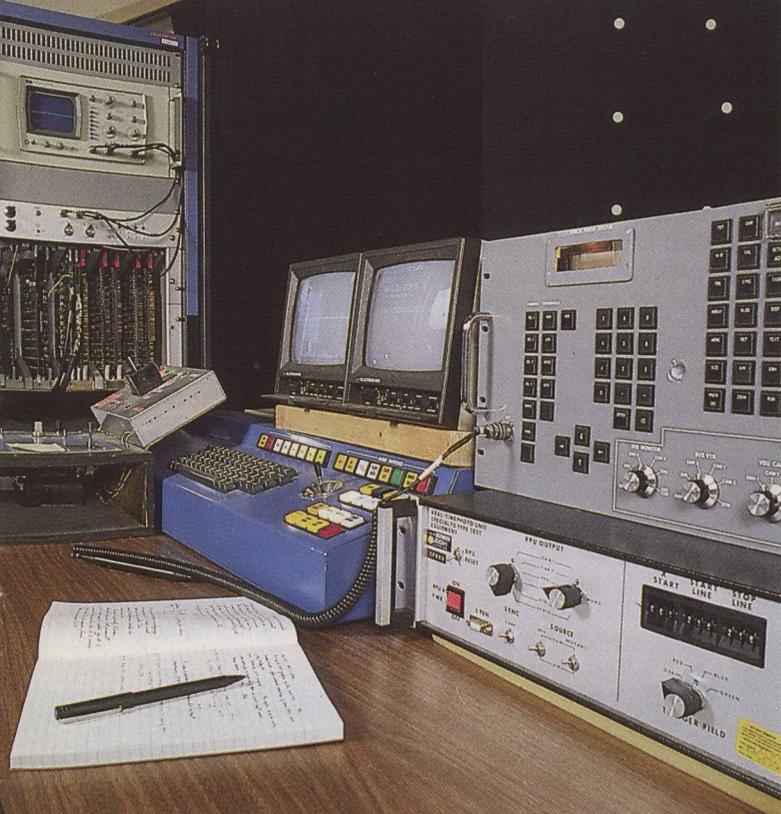
l'espace et de mettre au point des techniques informatiques de pointe. La société Spar travaille actuellement à la mise au point d'un simulateur graphique qui sera utilisé dans la conception et les essais du SERM et qui pourra également servir à l'entraînement des astronautes.

Les retombées industrielles

Le programme du SERM est d'abord et avant tout axé sur la robotique de l'espace.

Le Canada fournira le système d'entretien et de réparations mobile (SERM) pour la station orbitale internationale.





Le système informatisé de vision (SIV), mis au point par des Canadiens, fournira aux astronautes des données essentielles sur le bras télémanipulateur.

Néanmoins, ce projet aura des retombées industrielles sur terre. Spar a déjà commencé à mettre au point des manipulateurs industriels pour les utilisations dangereuses (réacteurs nucléaires, mines, travail sous-marin, lignes à haute tension, etc.). Pour l'Institut canadien de recherches avancées le projet de la station orbitale pourrait fort bien se révéler l'un des grands moteurs du progrès dans de nombreux secteurs-clés au cours du prochain quart de siècle. Il aura un effet particulièrement important dans le domaine de l'automatisation et de la robotique. Les techniques qui seront mises au point pour la station orbitale pourront être utilisées sur terre. À l'institut, on ne doute pas que « si le Canada arrive à mettre au point un ensemble de connaissances exploitables et de nouvelles industries concurrentielles, l'investissement réalisé par l'État sera rentable ».

De leur côté, le Conseil national des recherches du Canada (CNRC) et l'industrie canadienne ne sont pas en reste. Ils ont collaboré à la fabrication du SIV, un système informatisé de vision, qui fournira aux astronautes, sous forme de données graphiques et numériques, les positions et les mouvements du télémanipulateur ainsi que des informations sur sa charge. L'astronaute canadien Steve MacLean fera l'essai du prototype du SIV à bord de la navette et ces techniques seront intégrées au SERM.

Les Canadiens à bord

Le Canada s'est intéressé au SERM car il s'agit d'un projet de dimension suffisamment restreinte pour pouvoir s'inscrire, tant du point de vue technique que financier, dans un programme de l'espace relativement modeste. Par ailleurs, il s'agit là d'un élément essentiel de la station et d'un élément qui se remarque. Cela ne pourra que contribuer à faire connaître dans le monde l'excellence des techniques canadiennes.

Toutefois, la participation canadienne va au-delà de la simple recherche du prestige. Le SERM, c'est en quelque sorte le billet d'entrée du Canada à bord de la station, le prix à payer pour que les scientifiques et les astronautes canadiens y soient présents. Étant donné que, comme la plupart des pays, le Canada n'est pas en mesure de construire ses propres laboratoires de recherches et ses propres usines de traitement dans l'espace, il lui importe d'avoir accès à des installations construites par d'autres partenaires.

Le projet du SERM a permis au Canada d'obtenir une part de trois pour cent des installations et des ressources de la station orbitale. Roy Vankoughnett, chef des opérations de recherche de la Division de l'espace du CNRC, estime que le Canada devrait pouvoir envoyer quelqu'un à bord de la station, pendant six mois, tous les deux ans. On prévoit que chaque équipage restera à bord de la station 90 ou 180 jours.

Un astronaute canadien pourrait soit faire partie du vol de la navette qui transportera les premiers éléments du SERM, soit accompagner les éléments qui seront ultérieurement amenés à bord de la station, une fois qu'elle aura été montée. Dans ce cas, l'astronaute canadien pourrait bien être le premier à y séjourner. « Nous espérons participer à l'une ou l'autre de ces missions », a déclaré M. Vankoughnett. « L'équipage canadien participera à la vérification du SERM qui se fera en orbite. »

Actuellement, il est en train de négocier avec la NASA une proposition visant à envoyer deux astronautes canadiens au Johnson Space Center de Houston, afin qu'ils suivent une formation spéciale qui leur permette d'apprendre à « marcher dans l'espace ». Les astronautes effectueront de nombreuses réparations et

s'occuperont de l'entretien extérieur de la station. La formation à la marche dans l'espace leur permettra de participer à la conception du SERM. « Il s'agit, pour nous, d'approfondir nos connaissances et notre expérience afin d'apporter davantage au programme de la station orbitale » a déclaré l'astronaute Marc Garneau.

M. Vankoughnett, de son côté a ajouté : « Nous voulons que les Canadiens participent aux marches de l'espace et prennent la responsabilité opérationnelle du SERM. » Il estime que cette formation est essentielle pour que les astronautes canadiens puissent pleinement participer aux activités qui se dérouleront à bord de la station orbitale.

Objectif 2001

Pour se préparer au travail à bord de la station orbitale, les astronautes doivent s'entraîner en apesanteur, ce qui est difficile depuis la tragédie de la navette Challenger. Pour résoudre ce problème, le CNRC a loué à la NASA un KC-135. C'est un avion qui, en suivant un plan de vol en montagnes russes, permet aux chercheurs de travailler par périodes d'une demi-minute en apesanteur. Toutefois, il y a des limites à ce que l'on peut faire à bord de cet avion. Néanmoins, en dépit de nombreuses difficultés, le Canada se prépare aux prochains vols de la navette, afin de pouvoir exploiter sa part des installations de la station orbitale.

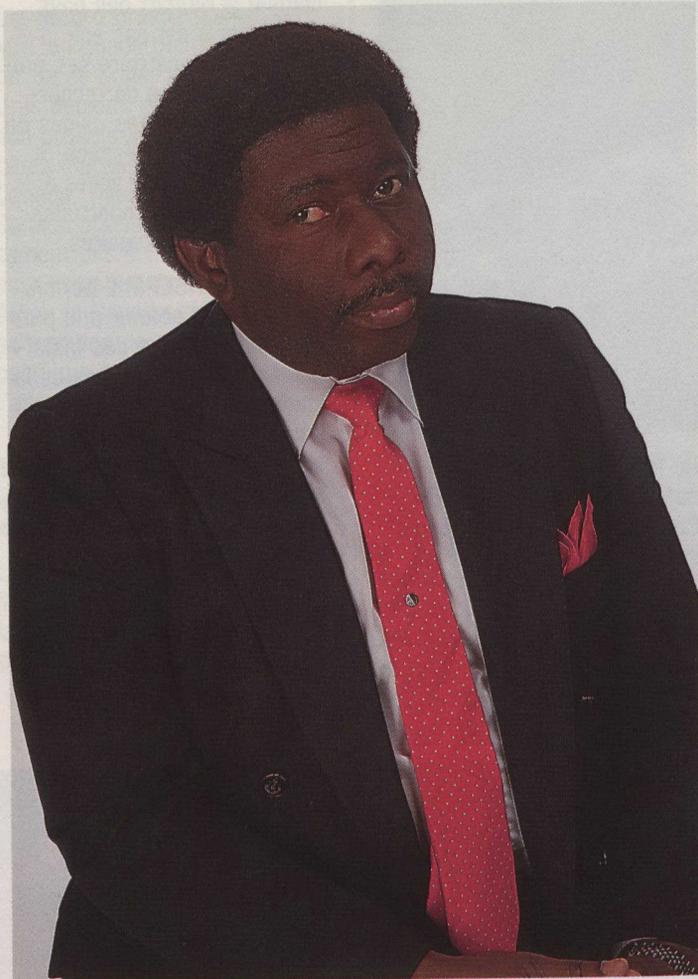
À l'approche du XXI^e siècle, les rêves d'hier deviennent réalité et les techniques créées pour l'espace commencent à répondre aux besoins sociaux et économiques de nos sociétés.

L'ENFANT TARDIF DU JAZZ

« Mon seul regret est de ne pas avoir joué du jazz plus tôt, » avoue l'homme sur un ton feutré. Pour quelqu'un considéré comme l'un des plus grands musiciens de jazz du Canada, la remarque ne manque pas d'étonner. Et pourtant. Oliver Jones, grand pianiste devant l'Éternel, n'a connu la révélation du jazz qu'en 1981, vers la fin de la quarantaine.

Aujourd'hui, cet enfant tardif du jazz se classe parmi les meilleurs du Canada, sur un pied d'égalité avec son compatriote montréalais Oscar Peterson, dans la foulée d'autres virtuoses du clavier comme Art Tatum et Erroll Garner. Malgré des débuts assez lents, Oliver Jones a l'intention de laisser sa marque au Canada et à l'étranger. Pour un homme de son âge, le temps se fait court, surtout quand on désire prendre sa retraite à 60 ans.

Oliver Jones est la preuve vivante qu'il n'est jamais trop tard pour entamer un virage de carrière. Après avoir joué de la musique populaire des années durant dans les salons des grands hôtels, Oliver Jones montre désormais la mesure de son talent dans les clubs de jazz, les salles de concert et les universités. Aujourd'hui, ce qu'il joue pourrait difficilement être qualifié de musique de circonstance ou de musique de fond; c'est lui maintenant que les gens veulent écouter. Les racines solidement plongées dans le courant du jazz traditionnel, Oliver Jones combine avec une maîtrise qui confine au grand art, technique et



style introspectif aux évocations romantiques; un style qu'il a mis des années à perfectionner.

Né en 1934 à Montréal, Oliver Jones a passé toute sa vie au piano. « Je ne parlais pas encore que je jouais déjà. Ma mère avait l'habitude de placer ma chaise haute devant le piano pour que je reste tranquille pendant qu'elle faisait le ménage. » Oliver Jones donne son premier concert à cinq ans, à l'église du quartier.

Cependant, il ne commence vraiment ses cours de piano qu'à sept ans. Deux ans plus tard, il étudie en compagnie

M. Jones est considéré comme l'un des plus grands musiciens de jazz au Canada.

de Daisy Peterson Sweeney, sœur aînée et professeur d'Oscar Peterson lui-même. « C'était un excellent professeur, car elle était compréhensive et ne cessait de m'encourager. Persuadée comme elle était que j'avais du talent, elle a veillé à ce que j'aie la formation voulue en m'inculquant une solide base classique. »

Il maintient d'étroites relations avec la famille Peterson toute sa vie : avec Daisy son

professeur, avec Chuck son ami et collègue et avec Oscar son modèle. « Je connais Oscar depuis mon enfance. Il m'a profondément influencé. Comme nous venions du même quartier, il était plus facile de le prendre pour idéal. »

Le Montréal que connaît Oliver Jones enfant bat au rythme du monde du spectacle. Ce n'est qu'une longue suite de théâtres, de clubs de nuit et de bars avec musique à la carte. « J'ai vu les grands maîtres du jazz. Cette période a été la plus heureuse de ma vie. J'ai assisté à des spectacles mémorables, dont celui de Art Tatum au vieux quartier latin de la rue Lamontagne. »

Cette époque n'est pas seulement celle des grands spectacles, c'est aussi un véritable eldorado pour les musiciens. Durant les années 1940, Montréal compte bien au-delà de 300 clubs. « Un musicien n'était jamais à court de travail. Il pouvait accompagner les artistes durant leur numéro ou faire partie de l'orchestre de danse pendant les pauses. C'était vraiment la belle époque. »

En 1957, Oliver Jones rejoint Al Cowans, l'un des nombreux musiciens américains qui, comme Biddle, Vernon Isaacs et Buddy Jordan, décide d'élire domicile à Montréal. « J'ai travaillé quatre ans avec Al, en ville et en province. Nous nous sommes produits partout, à Granby, à Sherbrooke, à Québec et à Rouyn. Les musiciens noirs étaient une nouveauté dans les petites villes et certains propriétaires d'établissement ne juraient que par eux. »

En 1963, Oliver Jones fait connaissance avec Kenny Hamilton, un jeune Jamaïcain poursuivant alors ses études au collège Macdonald. L'année suivante, leur formation se voit offrir la possibilité de jouer à Miami et ce qui à l'origine ne devait être qu'un contrat d'un mois se transforme en tournée de 17 ans, l'orchestre transportant ses pénates à Porto Rico. Le Hamilton Show Band joue surtout de la musique populaire dans les salles de bal en faisant à l'occasion une incursion en Amérique du Nord ou en Europe.

une musique nouvelle pour lui rend Oliver Jones très nerveux. « Je me suis toujours considéré comme un joueur de jazz médiocre, mais un excellent pianiste commercial. Aujourd'hui, je pense avoir réussi à combiner les deux. »

Sa grande chance vient sans doute de sa rencontre avec Jim West, propriétaire de Justin Time Records, une petite compagnie de production canadienne spécialisée dans les disques de jazz. Bien que son premier album soit un enregistrement en direct avec Biddle, au Festival international de jazz de Montréal, et porte l'étiquette de

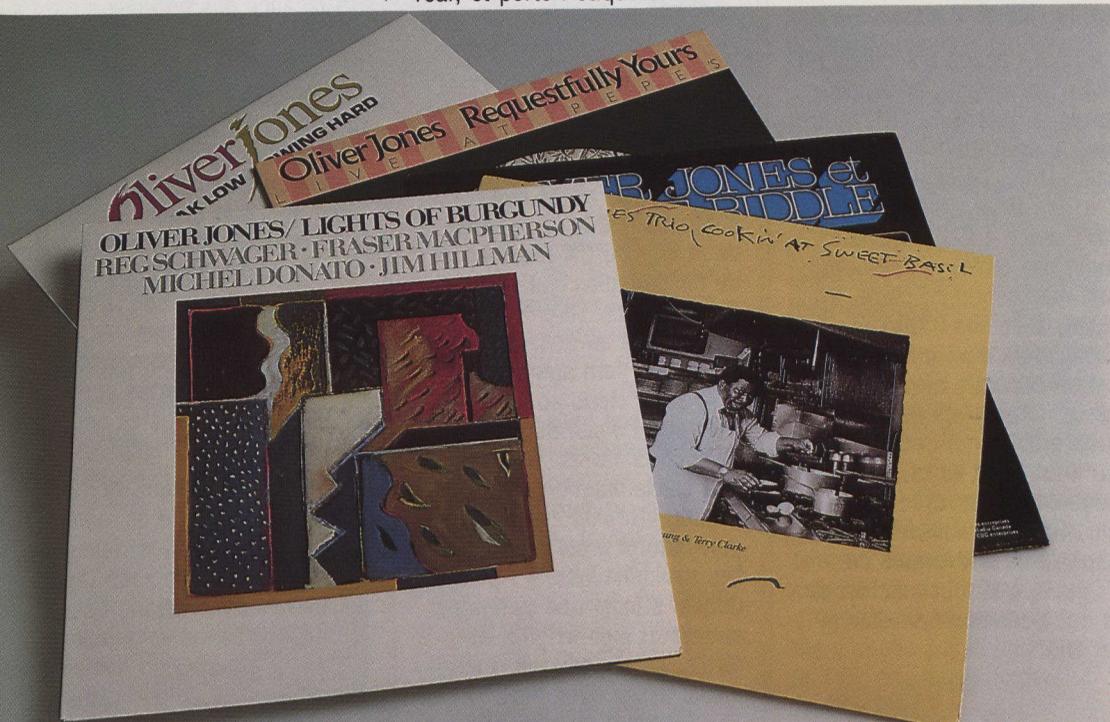
Jones sont abondamment récompensés en novembre 1986 lorsqu'il se voit décerner le prix Juno du meilleur album de jazz pour son disque *Lights of Burgundy*.

Son intention initiale, qui est de mener une vie rangée et de ne plus prendre la route, cède vite la place à un programme très chargé de spectacles et de tournées. En mars 1987, Oliver Jones fait son apparition en Europe et les salles d'Angleterre, de Suisse, de France et l'Espagne croulent sous les applaudissements.

Ce voyage coïncidera avec le tournage d'un documentaire sur l'artiste. C'est Duckwoth Films de Montréal qui en assure la production. Ce film sera donc réalisé en Afrique, non pas tant pour immortaliser les concerts du musicien que pour mettre en valeur le fait que le jazz est un sous-produit de l'esclavage et, conséquemment, un phénomène éminemment africain.

Le film, d'une durée de soixante minutes, s'intitule provisoirement *Oliver Jones en Afrique*. Ce sera le deuxième film que le réalisateur Martin Duckwoth consacre à Jones, le premier s'intitulant *Le jazz : un vaste complot* et ayant été présenté pour la première fois le 2 juillet au Festival international de jazz de Montréal. Il y avait là, outre Jones, deux célèbres pianistes de jazz : Leonid Chezik de l'Union soviétique et le montréalais Jean Beaudet. Jones était l'hôte du Festival, mais il y jouait également pour la septième fois.

Si le jazz canadien n'a pas retrouvé sa popularité des années 40, les musiciens du calibre d'Oliver Jones lui donneront vite une renommée internationale. Bien que sa décision ne soit venue que tard dans sa vie, Oliver Jones a décidé de rattraper le temps perdu. De pianiste de bar inconnu à pianiste de jazz de réputation internationale en l'espace de sept ans est un saut prodigieux dont peu de musiciens peuvent se vanter. Comme Oliver Jones le confirme : « J'ai moi-même été très surpris de voir les choses se dérouler de cette manière. Si j'avais voulu le faire délibérément, cela ne serait sans doute jamais arrivé. »



Enfin, en 1979, Oliver Jones opte pour un retour aux sources, à Montréal, où sa femme et son fils habitent déjà depuis 1974. « La décision a été dure à prendre... on hésite à se lancer dans l'inconnu quand on a 45 ans. »

Pourtant, même si les débuts ne paraissent guère prometteurs, Dame Fortune l'attend au tournant. Le passage de la musique populaire au jazz s'avère difficile. Jouer seul

Radio-Canada, Oliver Jones en produit six autres par la suite sur l'étiquette Justin Time, le plus récent, *Cookin' at Sweet Basil*, étant mis sur le marché en mai. Chaque album se vend à plus de 5 000 exemplaires et certains atteignent même la marque des 7 000, chiffre impressionnant si l'on pense qu'un disque de jazz est considéré comme un succès au Canada quand il s'en vend 3 000 copies. Les efforts d'Oliver

Oliver Jones a remporté le prix Juno de 1986 pour son disque *Lights of Burgundy*, dans la catégorie du meilleur album de jazz.

Oliver Jones fera bientôt une tournée en Afrique et il s'agit pour lui d'une étape importante de sa carrière. Cette tournée aura vraisemblablement lieu au printemps 1989 et elle conduira l'artiste au Caire (Égypte), à Lagos (Nigeria), à Dakar (Sénégal), à Abidjan (Côte d'Ivoire) et à Yaoundé (Cameroun).

Toronto : une nouvelle ville du Nouveau monde



De prime abord, Toronto a des airs de ville américaine avec son réseau tentaculaire de routes et ses immeubles. Bien qu'elle semble s'étendre comme Los Angeles et avoir une banlieue aussi vaste que celle de Détroit, Toronto ne se compare pas véritablement à ces deux villes.

En effet, Toronto s'étale à partir de son centre en un maillage ininterrompu qui diffère de celui des autres villes américaines dans l'ensemble. Elle comporte également un couvert de verdure, formé en partie par son extraordinaire réseau de ravins naturels et en partie par les vastes terrains boisés de ses quartiers résidentiels où sont représentés pour ainsi dire tous les groupes ethniques du monde.

Le nom de la ville est d'origine amérindienne et on lui attribue plusieurs significations possibles, dont celle de « lieu de rencontre », ce qui correspond bien à la vocation initiale de l'endroit. En effet, plusieurs années avant la fondation de la ville, les autochtones traversaient la région lorsqu'ils portaient entre les lacs Ontario et Huron. Le Passage de Toronto, tel qu'il était appelé à l'époque, a été emprunté par l'explorateur français Étienne Brulé, dès 1615, et était populaire auprès des commerçants de pelleteries français.

Après la révolution américaine, les loyalistes émigrèrent au nord et s'installèrent dans la vallée du haut St-Laurent et dans le bassin inférieur des Grands Lacs. La province du Haut-Canada fut créée en 1791 et, deux ans plus tard, le gouverneur John Graves Simcoe y fonda une petite ville qu'il appela York.

Le Haut-Canada a accueilli un flot d'immigrants britanniques après la guerre de 1812 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Le commerce de l'arrière-pays a alors prospéré grâce à l'agrandissement des terres cultivées et aux marchands en place. En 1834, avec ses 9 000 habitants, York était devenu le centre bancaire de la province. C'est alors que l'endroit prit le nom de Toronto et qu'il fut érigé en municipalité administrée par un conseil élu. Toronto a été désigné capitale de la province de l'Ontario à la proclamation de la Confédération canadienne en 1867.

Aujourd'hui, Toronto est le principal centre commercial et industriel du Canada. Les visiteurs (y compris le Président de la France, M. François Mitterrand) s'exclament tous sur l'architecture en plein essor que l'on retrouve partout dans la ville, que ce soit les tours étincelantes qui composent le centre-ville ou encore les quartiers résidentiels soigneusement entretenus, dont bon nombre ont fait l'objet de travaux de rénovation pour que soit améliorée la qualité de vie de leurs habitants. De la plate-forme de la tour du CN (chemin de fer Canadien National), l'emblème de Toronto, à 500 mètres au-dessus du sol, le visiteur peut apercevoir la ville qui s'étend au nord, à l'est et à l'ouest sur 5 600 kilomètres carrés. Bordé au sud par le magnifique lac Ontario, Toronto compte un port naturel protégé par des îles sablonneuses, à l'arrière duquel s'étale une campagne onduleuse, bien irriguée et fertile. La région jouit d'un climat assez doux mais

elle peut subir parfois des changements extrêmes de température.

Sur le plan économique, la croissance de Toronto est indiscutable. Au cours des cinq dernières années, la valeur des propriétés du centre-ville a doublé. Le taux de vacance des bureaux s'est maintenu autour de 8 %, soit bien en dessous des 18 % observés dans les autres grandes villes nord-américaines. L'an dernier, les ventes au détail ont fait un bond de 12 % pour s'élever à 20 milliards de dollars, le taux de chômage a chuté à moins de 4 % — soit le taux le plus bas en 25 ans — 75 000 nouveaux commerces ont ouvert leurs portes et 17 millions de touristes ont dépensé plus de 2 milliards de dollars dans la capitale ontarienne.

La tour du CN
(Chemin de fer Canadien National) à 500 m est la structure autoportante la plus élevée du monde.



©G.V. Faintz/La banque d'images du Canada



©Derek Caron/Masterfile

C'est à Toronto qu'on trouve la plus importante concentration de Canadiens d'origine chinoise.

Avec une Bourse qui se classe au septième rang dans le monde, Toronto s'est imposé comme l'emplacement de choix pour les sièges sociaux de plus de la moitié des établissements financiers, des compagnies d'assurances, des sociétés immobilières et des maisons d'édition du Canada. Grâce aux excellentes installations qu'elle offre, la ville est également l'endroit de prédilection pour la tenue de congrès de la plupart des organisations du Canada et du nord des États-Unis. En fait, Toronto a été l'hôte, en juin dernier, du quatorzième Sommet économique des pays les plus industrialisés qui s'est tenu au Metropolitan Toronto Convention Centre.

Ceux qui ont connu le Toronto des années 50 trouveront la ville bien changée aujourd'hui. En effet, il reste peu de vestiges de la ville provinciale essentiellement anglaise de l'époque. Le changement démographique le plus notable a été l'accroissement des

immigrants d'origine autre qu'europpéenne. En 1987, la population de Toronto se composait à 28 % de citoyens d'origine anglaise et à 12 % de citoyens d'origine italienne (soit le plus grand regroupement d'Italiens en dehors de l'Italie). Venaient ensuite d'importantes communautés écossaise, irlandaise, juive, chinoise, portugaise, grecque, antillaise, française, indo-pakistanaise, ukrainienne et polonaise. Au cours de la dernière moitié des années 80, l'augmentation assez considérable du nombre d'immigrants a fait de Toronto l'un des grands carrefours ethniques et culturels du monde.

Grâce à la présence d'immigrants dans la région torontoise, on entend maintenant plusieurs langues dans la rue, à la radio et à la télévision. Aujourd'hui, la composition culturelle riche de la population trouve écho dans les arts du spectacle ainsi que dans les journaux et les magazines.

En outre, les rues de la ville sont bordées de nombreuses boutiques, épicerie et restaurants dirigés par des propriétaires appartenant aux divers groupes ethniques. Au

célèbre marché Kensington, on peut acheter des aliments provenant des quatre coins du monde et présentés dans des étalages à l'européenne. Voilà une façon pittoresque pour Toronto de montrer qu'elle est d'ores et déjà devenue une mosaïque culturelle.

Mais Toronto offre bien davantage que la diversité ethnique. Un des quartiers où l'on trouve les meilleures magasins et les meilleurs restaurants est celui des rues Bloor et Yorkville. Réputée pour ses boutiques de mode, ses cinémas et ses restaurants huppés, la rue Bloor loge également le Royal Ontario Museum, institution muséale de première envergure. Refuge des hippies durant les années '60, Yorkville est maintenant devenue le carrefour des antiquaires et des marchands d'œuvres d'art, le centre des dessinateurs de mode et l'endroit où faire de grandes sorties.

À Toronto la vie est fortement marquée par la dynamique communauté du littoral. Il y a là les plages, les pistes pour vélos, les îles et bon nombre de jardins disséminés sur les berges du Lac Ontario. Des parcs d'attractions, comme ceux de Centre Island et d'Ontario Place, sont également situés sur le littoral et attirent des foules impressionnantes.

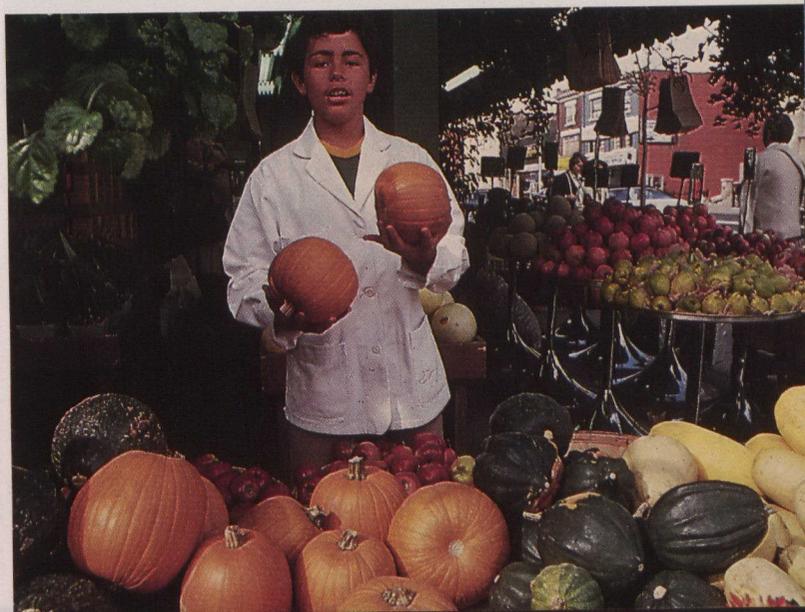
Durant les dernières décennies, événements culturels et spectacles ont connu un essor exceptionnels à Toronto.

De nouvelles stations de radio et de télévision ont fait leur apparition, l'industrie du film et du vidéo a vu le jour et est maintenant en plein essor, plus de deux douzaines de troupes de théâtre professionnelles ont été formées, les galeries d'art privées se font plus nombreuses.

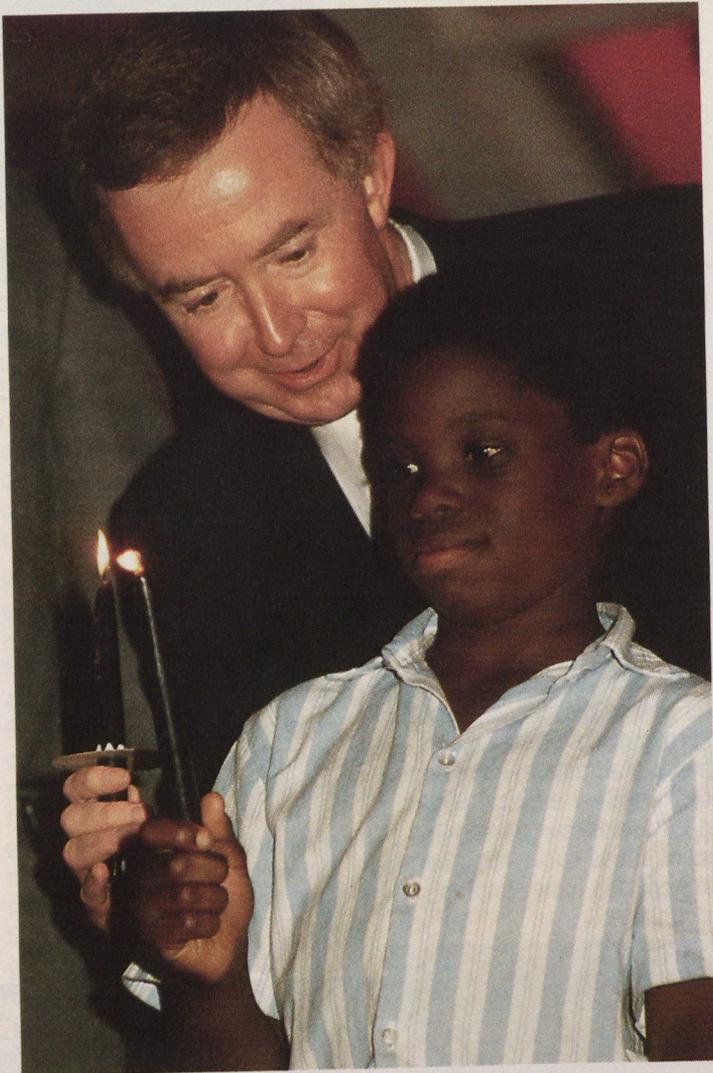
Il ne fait aucun doute que Toronto est le principal centre culturel urbain du Canada anglais. La ville compte en son sein le plus grand établissement d'enseignement post-secondaire au Canada — l'Université de Toronto — ainsi que l'Université York, le Ryerson Polytechnical Institute, l'Ontario College of Art et le George Brown College.

L'Orchestre symphonique de Toronto et le Ballet national du Canada — deux des formations artistiques les plus éminentes du pays —, les nombreux musées, le Centre des sciences de l'Ontario et le Musée royal de l'Ontario, de renommée mondiale, font tous de Toronto un important centre culturel canadien anglais.

Au célèbre marché Kensington, on peut acheter des aliments provenant des quatre coins du monde.



La lutte contre l'apartheid



Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures M. Joe Clark montre la voie dans une cérémonie symbolique où des chandelles ont été allumées pour les victimes de l'apartheid.

Le Comité des ministres des Affaires étrangères du Commonwealth sur l'Afrique australe fait front avec plus de

détermination que jamais à l'Afrique du Sud et son système d'apartheid. En août dernier, les membres du Comité se sont réunis pendant deux jours à Toronto, où ils ont pris des mesures visant à accroître et renforcer les sanctions économiques contre l'Afrique du Sud. Ils ont également étudié une stratégie canadienne destinée à contrecarrer la censure et la propagande de ce pays, et examiné un rapport portant

sur les relations internationales du pays en matière de finances.

À l'occasion de la réunion, les ministres des Affaires étrangères de l'Australie, du Canada, de la Guyane, de l'Inde, du Nigeria, de la Tanzanie, de la Zambie et du Zimbabwe ont convenu de prendre de nouvelles initiatives visant à accroître les pressions exercées contre l'Afrique du Sud et ont invité les gouvernements du Commonwealth et des autres pays à les adopter. Ces initiatives consistaient notamment à presser les autres pays à adopter les interdictions commerciales imposées par le Commonwealth; à demander aux banques et aux sociétés de limiter leurs contacts avec l'Afrique du Sud; à exiger des gouvernements qu'ils renforcent les contrôles douaniers et les pénalités appliquées pour violation des sanctions commerciales; à interdire les transferts technologiques en Afrique du Sud; à inciter le Commonwealth à accorder une aide technique et financière plus importante aux États africains de la première ligne.

Lors de la réunion, M. Joe Clark, président du Comité et ministre canadien des Affaires extérieures, a exposé la stratégie du Canada destinée à riposter à la censure et la

propagande sud-africaines, stratégie que le Commonwealth a adoptée et dont il s'inspirera pour élaborer un plan global.

La conférence qui s'est tenue à Toronto était la deuxième réunion du Comité des ministres des Affaires étrangères du Commonwealth, comité constitué en octobre dernier à l'occasion de la réunion des chefs de gouvernement du Commonwealth à Vancouver. Le Comité, chargé d'encourager et de conseiller les membres du Commonwealth pour tout ce qui touche à leurs activités liées à l'Afrique du Sud, a tenu sa première réunion à Lusaka, en Zambie, en février 1988. C'est Harare, au Zimbabwe, qui sera l'hôte de la prochaine réunion prévue pour le début de 1989.

Le gouvernement canadien a choisi d'aborder les thèmes de la censure et de la propagande en parrainant un forum public qui a réuni des participants d'Afrique, des États-Unis, de la Grande-Bretagne et du Canada. Parallèlement à l'événement, un festival culturel s'est déroulé avec au programme des concerts, des expositions et des films anti-apartheid, ainsi qu'une cérémonie symbolique au cours de laquelle on a allumé des chandelles.

Le Canada au festival de théâtre de Bogota

Au cours des festivals de danse et de théâtre, qui se sont tenus dans sept villes du Venezuela et de la Colombie, le public a eu l'occasion de voir à l'œuvre des troupes de l'Amérique latine, de l'Amérique du Nord, de la Pologne,

de l'Union soviétique, de l'Espagne, de la Belgique, de la Grèce et du Canada. La danseuse albertaine Maria Formolo et la troupe de théâtre québécoise Carbone 14 portaient les couleurs de notre pays.

Le public a chaleureusement applaudi la troupe Carbone 14, qui a interprété *Hamlet Machine*, une œuvre multilingue de l'auteur allemand Heiner Müller. Quant à la danseuse Maria Formolo, elle a littéralement séduit les spectateurs avec une adaptation sur l'art inuit. Par ailleurs, M^{me} Formolo et Robert Desrosiers, directeur artistique de *Hamlet Machine*, ont profité de ces festivals pour animer des ateliers, contribuant ainsi à la formation artistique en Amérique latine.

Le festival de théâtre, intitulé *Festival Ibero Americano de Teatro de Caracas*, et le festival de danse, *Segundo Encuentro de la Danza*, s'inscrivaient au nombre des activités visant à souligner le 450^e anniversaire de la ville de Bogota, en Colombie.

Plus de 50 productions différentes, sans oublier des conférences ainsi que des ateliers sur la danse et le théâtre, ont été présentées lors de ces deux festivals qui, de l'avis de tous, sont « plus qu'un simple échange culturel ».

Maladie de Tay-Sachs : nouvelles découvertes

Le Dr Roy Gravel, un professeur de génétique attaché à l'*Hospital for Sick Children* de Toronto, a fait un grand pas vers la mise au point d'une méthode sûre permettant de dépister le défaut génétique à l'origine de la maladie de Tay-Sachs. En plus de causer la déficience mentale chez les enfants en bas âge, cette maladie entraîne la mort de ces derniers et ce, généralement dans les quatre premières années de leur vie.

Le Dr Gravel, de concert avec son collègue, le Dr Enrico Arpaia, a procédé à la dissection du gène du Tay-Sachs. En novembre 1987, après avoir isolé le code génétique imparfait qui caractérise cette maladie parmi les quelque 30 000 autres composantes de l'ADN, les deux chercheurs en ont établi les caractéristiques. Ils ont ensuite mis au point une sonde qui, en agissant comme un « marqueur », permet de déceler les plus infimes anomalies génétiques. Cette sonde, une particule d'ADN de fabrication humaine, s'agglutine uniquement au défaut génétique propre à cette maladie, ce qui permet un dépistage précis.

Selon le Dr Gravel, l'importance de sa découverte tient du fait qu'elle ouvre de nouveaux horizons dans le dépistage d'autres maladies.

« Très bientôt, cette méthode sera utilisée pour dépister toutes les maladies héréditaires. C'est un test sûr, puisqu'il permet de distinguer de façon irréfutable les gènes normaux des gènes mutants chez les porteurs ou les personnes atteintes de la maladie », d'expliquer le spécialiste. Pour effectuer ce test, une seule goutte de sang suffit.

En utilisant un procédé mis au point aux États-Unis, les chercheurs ont découvert une mutation jusque-là insoupçonnée de cette maladie. Mais on devra compter au moins deux ans avant que ne soit élaboré un test permettant le dépistage de tous les défauts génétiques à l'origine de la maladie de Tay-Sachs. Cependant, la « réaction polymérisée en chaîne », inventée par la société Cetus et utilisée par les Drs Gravel et Arpaia, rend le marqueur un million de fois plus visible, ce qui permet d'accélérer le processus de dépistage.

L'équipe de chercheurs de Toronto est certes le chef de file mondial dans le domaine de la recherche sur les causes génétiques de la maladie de Tay-Sachs, une maladie dix fois plus répandue dans la population juive que chez les autres ethnies.

Un prix pour l'huile de colza du Canada

Au cours des dernières années, la consommation et les ventes d'huile de colza ont augmenté de façon marquée. Ce produit, que l'on cultive et consomme au Canada depuis longtemps déjà, est en effet très recherché par les gens soucieux de leur santé. Grâce à sa consistance et à son goût léger, cette denrée est très prisée pour la cuisson et les salades. De toutes les huiles végétales, l'huile de colza est celle qui possède le contenu le moins élevé en graisse saturée, une caractéristique très recherchée par les personnes qui se préoccupent de leur alimentation.

Au cours des sept dernières années, les ventes d'huile de colza sur les marchés canadiens ont augmenté de presque 80 p. 100, alors qu'on note un accroissement constant de la demande sur les marchés internationaux. Les cultivateurs canadiens ont intensifié leur production de colza, et les laboratoires commerciaux s'affairent à mettre au point de nouvelles souches de cet oléagineux. Parallèlement, on remarque un accrois-

sement des ventes de ce produit vers les États-Unis.

L'huile de colza répond exactement aux besoins de bien des gens, qui se tournent vers le Canada pour s'en procurer. Chaque année, les Californiens consomment à eux seuls 635 000 tonnes d'huile de colza, dont 270 000 sont utilisées dans les salades.

Ce produit a soulevé l'enthousiasme de M. Charles Mayer, ministre d'État chargé des céréales et des oléagineux. Selon lui, le prix décerné par l'American Health Foundation créera de nouveaux débouchés commerciaux pour l'huile de colza du Canada, car « c'est l'une des huiles comestibles les plus nutritives actuellement sur le marché ».

Le colza, que l'on cultive et consomme au Canada depuis longtemps, est très recherché par les gens soucieux de leur santé.



©G. V. Faint/La banque d'images du Canada

Ottawa accueille le Festival international de l'animation



Du 5 au 9 octobre 1988, le Centre national des arts d'Ottawa présentait le Festival international de l'animation, le seul du genre en Amérique du Nord. Quelque 300 animateurs ont participé à l'événement et, des 600 films en candidature, 100 ont été retenus par le jury. On a également présenté des films d'animation pour enfants et des projections en soirée à l'intention du grand public.

Le concours organisé dans le cadre du festival a attiré quelques grands noms de l'animation. De nombreux pays étaient représentés : États-Unis, France, Pays-Bas, Allemagne de l'Est, Union soviétique, Mexique et Espagne. Les participants ont eu droit à des rétrospectives de studios renommés, notamment le studio d'animation de Sofia, en Bulgarie. Près de la moitié des films d'animation qui ont été présentés au festival étaient des productions canadiennes.

The Nightingale, une coproduction sino-canadienne, présentée dans le cadre du Festival international de l'animation, à Ottawa.

Le festival, qui a son pendant en France, en Yougoslavie, au Japon et en Chine, a été créé par les firmes Crawley's International Inc. et Hinton Animation Studios Inc., deux maisons d'Ottawa, et par la Société Radio-Canada et l'Office national du film, de concert avec les trois niveaux du gouvernement.

Après s'être tenu quatre fois à Ottawa entre 1976 et 1982, le festival a été présenté à Toronto, puis à Hamilton. En 1988, le festival bisannuel « revient au bercail », où les organisateurs de l'Office national du film espèrent qu'il restera.

Le Canada accueille une conférence internationale sur le thème de l'atmosphère

Les démarches du Canada ont porté fruit : la conférence intitulée *L'atmosphère en évolution*, tenue à Toronto du 27 au 30 juin, a permis à plus de 300 scientifiques, décideurs, hommes et femmes politiques de 40 pays différents d'échanger leurs points de vue.

Les réunions de Toronto ont permis aux scientifiques de rassembler les résultats de recherches effectuées dans différents pays. On a également profité de l'occasion pour sensibiliser davantage les décideurs au fait qu'il faut prendre les mesures nécessaires afin de s'attaquer aux conséquences des changements de climat.

Dans ses propos, le ministre canadien de l'Environnement, Tom McMillan, a insisté sur

les efforts continus du Canada en matière de questions environnementales : en 1987, notre pays a participé, par le biais du Protocole de Montréal sur les substances qui appauvrissent la couche d'ozone, au *Rapport Brundtland* des Nations Unies, en plus de parrainer la conférence de Toronto en 1988, une conférence qui précède la Conférence internationale sur le changement climatique et le droit de l'atmosphère, en 1989.

« Je désire profiter de l'occasion pour souligner le travail inestimable de la commission Brundtland, d'affirmer M. McMillan. J'espère qu'il s'agit là d'un pas important vers la mise au point d'une stratégie internationale visant à protéger l'atmosphère. »

Le prix Eric Bruhn

Le 14 mai dernier, huit danseurs âgés de moins de 26 ans se sont produits au O'Keefe Centre de Toronto. L'enjeu : le prix Eric Bruhn, d'une valeur de 15 000 \$. Si, au cours de cette soirée inoubliable, le public a pu admirer la grâce des danseurs, ceux-ci ont eu l'occasion de réaliser un rêve qu'ils caressaient depuis longtemps.

Le O'Keefe Centre de Toronto a fait salle comble. Les participants au concours provenaient du Royal Ballet d'Angleterre, du American Ballet Theatre, du Ballet royal danois et du Ballet national du Canada.

Eric Bruhn a dirigé les quatre compagnies représentées au concours avant de mourir, à l'âge de 57 ans. À sa mort, en 1986, Eric Bruhn a légué un fonds en fidéicommis afin d'instaurer le prix qui devait porter son nom. Toute sa vie

durant, cet homme a encouragé les jeunes danseurs, et par ce prix, il a voulu les aider et les encourager à persévérer.

Les participants au concours ont été jugés selon leur performance individuelle, et non selon celle du groupe. Les deux lauréats à se partager la bourse de 15 000 \$ sont Errol Pickford, du Royal Ballet d'Angleterre, et Rose Ged Poulsen, du Ballet royal danois.

Grâce au prix Eric Bruhn, de jeunes danseurs verront leurs efforts récompensés par la gloire sur la scène mondiale. Le concours se veut également un témoignage de reconnaissance envers un homme dévoué qui, de bien des façons, a influencé la vie et l'œuvre de nombreux danseurs, en plus de constituer pour eux une source d'inspiration.

Une exposition internationale d'holographie au Canada



La plus importante exposition d'holographie du monde sillonne actuellement le Canada.

La plus importante exposition d'holographie du monde sillonne actuellement notre pays. Kaléidoscope d'images rassemblées par la firme les Associés de la science et de la technologie Inc. à partir de collections provenant du Canada, des États-Unis, de l'Union soviétique et de 13 autres pays, l'exposition *Projections dans le temps et l'espace* ne manque pas d'ébahir les visiteurs.

Les holographes conservent des images tridimensionnelles à des fins scientifiques et artistiques. Ces « images » sont capturées à l'aide d'un rayon laser réfléchi sur une plaque qui, après avoir subi un traitement spécial, peut enregistrer l'interaction entre l'onde lumineuse qui se dirige vers un objet et celle qui en émane. Lorsque cette onde lumineuse est réfléchie à partir du même angle que celui d'où émanait le rayon du laser, le verre « se souvient », et devient une véritable fenêtre sur ce qui fut un

jour devant lui, une fenêtre à travers laquelle les objets peuvent être vus avec tout le réalisme des trois dimensions.

Personne ne peut s'empêcher d'essayer de palper les formes réalistes qui semblent s'étendre à plus d'un mètre du mur devant lequel l'holographe est suspendu. Tous tendent également la main afin de la faire pénétrer au cœur de l'image tridimensionnelle des objets, image que l'on peut observer de divers angles.

Plus de 20 ans après avoir mis au point sa « fenêtre avec une mémoire », Denis Gabor, un physicien anglais d'origine hongroise, s'est vu décerner le prix Nobel de physique. Depuis 1947, les recherches en holographie ont pris deux tangeantes distinctes : les scientifiques russes concentrent leurs efforts sur la réflexion holographique monochrome mise au point par Uri Denisjuk, alors que les scientifiques américains perfectionnent les holographes de type « arc-en-ciel », qui font usage de toute la gamme des couleurs.

Les holographes présentés dans le cadre de l'exposition illustrent bien l'incroyable vitesse et la précision de l'holographie. En plus d'observer des détails si précis qu'on les mesure en termes de fraction de l'épaisseur d'une onde lumineuse, les visiteurs peuvent voir les réverbérations laissées par un

projectile voyageant à des vitesses supérieures à celle du son.

Après avoir été présentée à Ottawa et à Montréal, *Projections dans le temps et l'espace* sera présentée à San José en Californie. L'exposition parcourra ensuite les grandes villes du Canada.

La société Arctic Ice Water perce le marché américain

Au printemps 1987, une compagnie d'Edmonton lançait sur le marché une nouvelle eau gazeuse qu'elle avait baptisée « Arctic Ice Water ».

Reprenant les propos des spécialistes nord-américains de la consommation, Brian Draginda, directeur général de la compagnie Arctic Ice Water, affirme que les ventes d'eau embouteillée doubleront d'ici les dix prochaines années. « Les gens se soucient de leur santé, d'expliquer M. Draginda. Ils veulent bien manger et désirent boire de l'eau pure à faible teneur en sel et riche en calcium. » En 1987, la compagnie a embouteillé, emballé et distribué bien au-delà de 100 000 bouteilles.

Brian Draginda s'occupe activement de la commercialisation de son produit aux États-Unis, qui se vend déjà dans les « bars H₂O » de Beverly Hills, de Sacramento et de San Francisco. « La réponse du public a été des plus encourageantes, dit-il. On m'a même affirmé que, aux endroits où les consommateurs achètent l'eau au verre, Arctic Ice Water est l'eau gazeuse la plus populaire. » M. Draginda négocie actuellement avec les principales chaînes d'alimentation de la Californie et du Japon afin d'y vendre son produit.

Arctic Ice Water : pour les gens qui se soucient de leur santé.



Le Carrousel de la paix

Le Carrousel de la Gendarmerie royale du Canada :
représentatif d'une histoire aussi haute en couleur
que les tuniques écarlates des cavaliers.



Photo : Malak

Le Carrousel de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) est représentatif d'une histoire aussi haute en couleur que les tuniques écarlates des cavaliers et aussi fière que les magnifiques montures noires. En 1874, les 300 membres du premier contingent de la toute nouvelle Police à cheval du Nord-Ouest étaient affectés à la frontière ouest du Canada pour mettre fin au commerce du whisky

qui y florissait et pour faire régner l'ordre public auprès des colons qui s'amaient. Plus tard, elle a vu au maintien de l'ordre pendant la Ruée vers l'or du Klondike et a contribué à l'ouverture de la frontière arctique du Canada. Moins de 50 ans après sa création, la « Police montée » absorbait d'autres forces policières et devenait une force nationale : la Gendarmerie royale du Canada.

Le Carrousel de la GRC rappelle aux spectateurs ce passé passionnant, tout en les émerveillant par la beauté et la précision des mouvements de manège. Le Carrousel, qui est composé d'une troupe de 32 cavaliers — tous des agents de police — et de leurs montures spécialement choisies, exécute des figures et des manœuvres complexes dont l'origine remonte aux exercices traditionnels de la cavalerie.

Tout récemment, le Carrousel revenait d'une tournée d'un mois et demi en Europe, plus précisément en Irlande, en Angleterre, en Allemagne de l'Ouest, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Belgique et en

Ca
re
Be
au

